



Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec

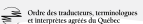
Circuit

www.ottiaq.org

COMMUNIQUER PAR ÉCRIT

LE MENTORAT

Publié quatre fois l'an par l'Ordre des traducteurs,
terminologues et interprètes agréés du Québec


Circuit

Vice-présidente, Communications — OTTIAQ
Valérie Palacio-Quintin

Direction
Michel Buttiens

Rédactrice en chef
Gloria Kearns

Rédaction
Yolande Amzallag (*Classe affaires*), Brigitte Charest
(*Des revues*), Pierre Cloutier (*Pages d'histoire*),
Marie-Pierre Héty (*Des techniques*), Didier Lafond
(*Curiosités*), François Lavallée (*Des mots*), Solange
Lapierre (*Des livres*), Éric Poirier, Eve Renaud (*Sur le vif*),
Anne-Marie Taravella (*Des campus*)

Dossier
Pierre Cloutier et Eve Renaud

Ont collaboré à ce numéro
James Archibald, Cyril Aslanov, Yvon Blais,
France Chartrand, Christine Christophory, Marc Dionne,
François Gauthier, Zélie Guével, Grant Hamilton,
Margaret Jackson, Lucie Leblanc, Mike Patterson,
Jean-Marc Pineau, Doreen Starke-Meyerring



Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec

Aux grands mots, les grands moyens.

2021, avenue Union, bureau 1108
Montréal (Québec) H3A 2S9
Tél. : (514) 845-4411, Téléc. : (514) 845-9903
Courriel : circuit@ottiaq.org
Site Web : <http://www.ottiaq.org>

Direction artistique, éditique, prépresse et impression
Mardigrafe

Publicité
Lorraine Landry, OTTIAQ
Tél. : (514) 845-4411, poste 26
Téléc. : (514) 845-9903

Avis aux auteurs : Veuillez envoyer votre article à l'attention
de *Circuit*, sous format RTF, sur disquette ou par cour-
rier électronique.

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de l'éditeur et de
l'auteur. La rédaction est responsable du choix des textes publiés, mais
les opinions exprimées n'engagent que les auteurs. L'éditeur n'assume
aucune responsabilité en ce qui concerne les annonces paraissant dans
Circuit.

© OTTIAQ
Dépôt légal - 1^{er} trimestre 2006
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0821-1876

Tarif d'abonnement

Membres de l'OTTIAQ : abonnement gratuit
Non-membres : 1 an, 40,26 \$; 2 ans, 74,77 \$. Étudiant ins-
crits à l'OTTIAQ : 28,76 \$. À l'extérieur du Canada : 46 \$.
Toutes les taxes sont comprises. Chèque ou mandat-poste
à l'ordre de « *Circuit* OTTIAQ » (voir adresse ci-dessus).



Deux fois lauréat du Prix de la meilleure
publication nationale en traduction de la
Fédération internationale des traducteurs.

PRÉCISION

Dans un article intitulé *Des travaux utiles à tous*, publié dans le n° 88 de *Circuit*, il est question du *Thésaurus HQ : vocabulaire contrôlé et structuré* d'Hydro-Québec. La version papier de ce thésaurus n'est plus disponible. En outre, cet outil élaboré à l'intention des documentalistes de l'entreprise ne comprend aucune définition.

Johanne Charland, terminologue
Hydro-Québec



Nous aimons vous lire.
Écrivez-nous pour nous faire
part de vos commentaires.

2021, avenue Union, bureau 1108
Montréal (Québec) H3A 2S9
Tél. : (514) 845-4411
Téléc. : (514) 845-9903
Courriel : circuit@ottiaq.org
Site Web : <http://www.ottiaq.org>

PROGRAMME D'ASSURANCE POUR LES MEMBRES DE L'OTTIAQ

P₃ A₁ S₁ S₁ E₁ Z₁₀ -

V₄ O₁ U₁ S₁

L₁ E₁

M₂ O₁ T₁

Le programme d'assurance de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec est le seul qui puisse satisfaire parfaitement vos besoins d'assurance. Le seul qui vous offre des taux aussi avantageux. Et le seul pour lequel une équipe multidisciplinaire a été mise sur pied à votre intention.



Profitez ainsi de tarifs de groupe avantageux sur toutes les protections suivantes :

- assurance auto-habitation
- assurance vie, accidents, salaire
- assurance médicaments
- assurance voyage
- assurance juridique
- assurance des entreprises.

Pour obtenir une soumission gratuite, communiquez sans tarder avec un conseiller de Dale-Parizeau LM.

DALE
PARIZEAU
LM

Cabinet de services financiers

GATINEAU • JONQUIÈRE • MONTRÉAL
QUÉBEC (Portes, Lavaguer)
SHERBROOKE (Dun-Perron)

**Vous pouvez nous joindre par téléphone de 8 h à 20 h du lundi au jeudi
et de 8 h à 18 h le vendredi, SANS FRAIS AU 1 877 807-3756 . www.dplm.com**

L'exigence de travailler sans canevas



Michel Buttiens, trad. a.

Partir d'une montagne de papier ou d'un amas de données et de quelques directives pour en arriver à créer un document, voilà le lot des rédacteurs et autres spécialistes de la communication écrite non littéraire. À la différence des traducteurs et interprètes, ces professionnels doivent donc commencer par trouver le fil conducteur qui leur permettra de créer leur propre canevas en fonction des besoins d'une organisation. Ils jouissent donc d'une certaine liberté — certaine puisqu'il ne faut jamais perdre de vue qu'elle est en quelque sorte encadrée — et subissent la pression qui l'accompagne. Car rédiger, même sans la moindre prétention littéraire, c'est parfois mettre son âme à nu et il faut être prêt à le faire.

Les pilotes du dossier que nous vous proposons dans ce numéro, Eve Renaud et Pierre Cloutier, ont rassemblé des textes provenant essentiellement de représentants de trois organisations : la Société québécoise de rédaction professionnelle, l'Association for Business Communication, et l'International Association of Business Communicators. Comme vous pourrez le constater à la lecture des articles, les membres de ces organisations ont des profils très différents, les préoccupations des premiers étant souvent liées à la pratique de la rédaction comme telle de documents pour des entreprises, celles des autres semblant davantage tourner autour des stratégies des communications d'affaires. Cela donne un dossier que nous n'avons pas voulu organiser en deux volets mais qui suit à l'évidence deux axes bien distincts.

Certains de nos collaborateurs à ce dossier se sont efforcés de mettre la rédaction en contexte, qui dans le cadre des préoccupations d'une grande entreprise, qui dans la genèse d'un logiciel. Le point que nous avons voulu faire ressortir de ces contributions est que la communication écrite de type rédactionnel s'inscrit dans une chaîne d'activités, souvent en amont de la traduction. Il resterait à se pencher sur les interactions possibles entre rédacteurs et traducteurs, sujet que nous sommes bien conscients de ne pas avoir abordé dans ce dossier.

Au sommaire de ce numéro également, quelques échos de la deuxième Journée québécoise des dictionnaires, qui s'est déroulée en octobre à Montréal. Il est intéressant de signaler, dans le ton de l'article signé par François Gauthier, que Bernard Pivot lui-même tenait des propos semblables lors d'une entrevue téléphonique à Radio-Canada au début du mois de décembre. Parmi nos autres chroniques, signalons, dans Des campus, un article d'AnneMarie Taravella consacré au programme de mentorat de l'OTTIAQ, ainsi qu'une savoureuse réflexion de Grant Hamilton sur les expressions *More or less* et *Plus ou moins*, deux locutions sœurs mais peut-être pas nécessairement de vraies amies.

Comme toujours, je vous souhaite une bonne lecture.

Dossier

4

La chose écrite prend de multiples formes au sein de différents types d'organismes. Regard sur un aspect fondamental du fonctionnement d'une organisation.

Sur le vif

18

À l'Université Laval, une nouveauté pour les étudiants en traduction ; le huitième colloque du Réseau des traducteurs et traductrices en éducation ; *Ressac*, recueil de poèmes de Nada Kerpan. *Notes et contrenotes. Échappées sur le futur.*

Des revues

20

Étudier le mandarin ; les figures de style ; la lettre « h » ; le domaine médical ; traduire les étiquettes.

Des livres

22

La deuxième Journée québécoise des dictionnaires ; un dictionnaire LSQ-français. Les nouveautés.

Des mots

26

Does *plus ou moins* really mean "more or less"?

Pages d'histoire

27

Saul Tchernichovsky, l'un des plus grands noms de la poésie hébraïque moderne, grand amoureux de la Grèce antique.

Des techniques

28

ICAO-Term, la banque de terminologie de l'Organisation de l'aviation civile internationale.

Curiosités

30

Des chercheurs travaillent à la conception d'un ordinateur pouvant assurer l'interprétation simultanée d'un discours.

Des campus

31

Le programme de mentorat de l'OTTIAQ.

Une véritable spécialité



Par Pierre Cloutier, trad. a.,
et Eve Renaud, trad. a. (Canada)

La rédaction telle qu'elle se pratique dans le cadre d'une multinationale invite à relever le défi de planifier, organiser, diriger, coordonner et contrôler l'exécution de mandats en collaboration avec des clients et fournisseurs internes et externes dont le réseau se déploie à l'envergure d'un continent. Un texte peut fort bien être conçu à Philadelphie, adapté à Toronto, traduit à Montréal... et diffusé sur Paris. Cette densité, cette diversité, cette immédiateté d'un immense bassin d'information marquent un saut qualitatif historique dans l'évolution des communications, donc de la rédaction.

Le tout n'est bien sûr concevable que par le recours quotidien aux systèmes de communication que l'informatique met à notre disposition et dont les étonnantes potentialités ne devraient pas être banalisées par l'habitude. Aussi la complexité des rapports humains et des outillages techniques que la rédaction moderne met en œuvre exige-t-elle du praticien plus que la maîtrise des aptitudes rédactionnelles qui constituent la qualification de base dans le domaine et un préalable de l'accès à la profession. S'il veut voir couronnées de succès les missions qui lui sont confiées, le rédacteur doit pénétrer les arcanes du système nerveux, du superorganisme informationnel dont nous sommes devenus, pour ainsi dire, les synapses.

Le contenu des communications d'entreprises ne saurait non plus assener les messages standard d'hier, imposant un enthousiasme unanimiste à géométrie invariable qui est le fait des communications de diffusion et de masse traditionnelles. Le recours aux techniques de sondage sur Internet, une analyse plus fine des facteurs de motivation, amènent à proposer aux ressources humaines constituant les forces vives des organisations modernes l'idéal d'un dépassement professionnel qui répond à la quête identitaire de chacun tout en contribuant à l'enrichissement de tous par la création de valeur. Comme ces techniques autorisent désormais la rétroaction en boucle, elles dotent également l'entreprise d'une capacité d'écoute et de dialogue inédite qui, elle aussi, emprunte le biais du langage, donc de la rédaction.

Dans ce contexte planétaire, au vu de l'importance des enjeux de visibilité et de positionnement, on ne saurait confier la rédaction au soin de personnes pour lesquelles celle-ci ne constitue pas une véritable spécialité. Le rédacteur, qui souvent vante des services, décrit des produits, explique des fonctionnements, dénoue une crise, est un acteur d'importance de cette interdisciplinarité à laquelle participent de même concepteurs, publicistes, traducteurs et tant d'autres. Pourtant, il peine à trouver pleinement sa place au soleil, situation qui évoque le récent parcours du combattant vécu par le traducteur... Peu à peu, heureusement, il est reconnu à ce titre, servi en cela par la palette croissante de programmes universitaires spécifiques et par les associations qui le représentent, sur la scène nationale et internationale. ■



La rédaction, une profession en forte demande

En 2006, au Québec, un rédacteur professionnel peut travailler dans un large éventail de domaines — économique, médical, technique, aussi bien que ludique. Il rédige des textes et monte des dossiers documentaires destinés à prendre une grande variété de formes de diffusion — en ligne, fureteur Web, papier ou présentation visuelle, devant un auditoire spécialisé ou non.

La demande est très forte et l'offre nettement inférieure aux besoins du marché.

La rédaction, une profession à part entière

En 1983, un sondage de la Société des traducteurs du Québec (STQ) établit que 20 % de ses membres comptent la rédaction dans leurs activités et indiquent un intérêt certain pour la création d'une section de rédaction. Élément intéressant : la rédaction est exercée par la tranche des membres qui ont le plus d'expérience et la rémunération de ces services se situe en haut de la fourchette de la rémunération.

Répondant à la demande de ses membres, la STQ crée donc en 1984 un groupe de réflexion d'une vingtaine de membres exerçant aussi en rédaction, qui se donne comme objectifs d'établir la monographie du rédacteur et d'établir des critères objectifs d'évaluation des compétences en rédaction en vue de mettre un examen sur pied.

Sa conclusion sera que l'écriture à demande, dans une langue rigoureusement correcte et adaptée au lectorat ou à l'auditoire, est le fait de plusieurs professions : la traduction bien sûr, mais aussi le journalisme ou la rédaction, par exemple. Si certaines compétences sont communes, il y a aussi des différences notables. Le rédacteur, en effet, décide de la présentation du document qu'il livre (titre, sous-titres, découpage des sections, illustrations, etc.) ; il décide aussi du contenu, mais pas du sujet, ni de l'orientation du contenu. La nuance est fondamentale. Un bon traducteur peut donc être aussi un bon rédacteur, mais pas nécessairement.

La Section de rédacteurs, qui gagnera ensuite son indépendance pour devenir la Société québécoise de rédaction professionnelle¹, se donne comme raison d'être principale de regrouper et d'aider des rédactrices et des rédacteurs dont elle aura validé la compétence, de promouvoir la qualité de la rédaction et de défendre les intérêts de la profession.

La SQRP tient chaque année un examen d'agrément en français, et à l'occasion en anglais, ce qui lui permet de recruter des membres d'un horizon beaucoup plus large et beaucoup plus spécialisés en rédaction. Elle s'est dotée d'un site Internet, qui répond aux questions des donneurs d'ouvrage et des rédacteurs et rédactrices, avec un répertoire des membres et leurs domaines de spécialité, ainsi qu'une section réservée aux membres où ils peuvent consulter les offres d'emploi qui leur ont par ailleurs été diffusées par courriel.

Un réseau de proximité

La Société tient entre trois et cinq soirées par an, qui aident les membres à se tenir au fait de l'actualité de leur profession — outils de rédaction, évolution de la langue, nouvelles parutions, etc. Autre outil précieux de réseautage à la SQRP : un bulletin mensuel qui, sur quatre pages, présente un membre et donne quelques nouvelles brèves de la Société.

**LE RÉDACTEUR DÉCIDE DE LA
PRÉSENTATION DU DOCUMENT
QU'IL LIVRE ; IL DÉCIDE AUSSI
DU CONTENU, MAIS PAS DU SUJET,
NI DE L'ORIENTATION DU CONTENU.
LA NUANCE EST FONDAMENTALE.
UN BON TRADUCTEUR PEUT DONC
ÊTRE AUSSI UN BON RÉDACTEUR,
MAIS PAS NÉCESSAIREMENT.**

La SQRP a tenu en 2003 un colloque pour souligner le dixième anniversaire de sa fondation, sous le titre « La rédaction : une vraie profession », en collaboration avec le Certificat de rédaction de la faculté d'éducation permanente de l'Université de Montréal. Un deuxième est prévu pour 2006 (voir à ce sujet les « Échappées sur le futur »).



**Par Christine Christophory,
trad. a., réd. a.**



Petite histoire de la SQRP

1989 : L'assemblée générale annuelle de la STQ ratifie la création d'une Section de rédacteurs.

1990 : Premier examen d'admission à la Section, en français et en anglais; le groupe compte environ 50 membres.

Reconnaissance, par l'Office des professions du Québec, de la STQ, qui devient un ordre professionnel. La demande ayant été déposée avant la création de la Section, le titre de rédacteur ou rédactrice ne figure pas au nombre des titres réservés.

1993 : Naissance de la Société québécoise de rédaction professionnelle (SQRP).

1997 : Adhésion à l'INTECOM.

Depuis 2004, la présidence de la SQRP est assumée par un autre de nos collègues également membre de l'OTTIAQ, Marc Dionne, réd. a., trad. a. (voir son article à la page 16).

A SQRP A COLLABORÉ À LA RÉDACTION D'UN CONTRAT TYPE INTERNATIONAL DE PRESTATION DE SERVICES DE RÉDACTION, ET EST CONSULTÉE QUANT AUX MÉCANISMES DE SON EXAMEN, QUE PLUSIEURS AUTRES ASSOCIATIONS NATIONALES SONGENT À INSTITUER.

et est consultée quant aux mécanismes de son examen, que plusieurs autres associations nationales songent à instituer. Elle se tient ainsi au courant de ce qui se passe au sein des associations de rédacteurs des autres pays qui en sont membres.

Avec des membres en Amérique du Nord, en Europe, en Australie et en Nouvelle-Zélande, dont les délégués se rencontrent chaque année, l'INTECOM centralise des initiatives internationales, pilote des projets spéciaux et met des ressources au service des rédacteurs professionnels du monde entier, notamment par son site Web.

L'INTECOM s'apprête en outre à épauler les rédacteurs des pays de la « Nouvelle Europe », qui se sont joints dernièrement à la communauté européenne, et sert de catalyseur à l'intérêt grandissant pour la rédaction professionnelle en Inde, au Moyen-Orient et en Amérique du Sud.

Précision d'importance

Pour nos collègues terminologues ou anglophones, mais aussi, bien sûr, traducteurs, précisons qu'en anglais :

Technical communicators are also known as documentation developers or technical writers, and more recently the titles "information designers" or "information architects" have been proposed. We have taken the term "technical communicator" as covering what we do in the broadest sense because the term technical writer does not fully describe the scope of our work in which design and architecture are an integral part. However, the debate is not closed and we will continue to examine what we do and ensure that what we call ourselves represents our role.

1. www.sqrp.org

Un réseau international

Soucieuse d'élargir son rayonnement et celui de la profession qu'elle représente, ainsi que de favoriser les échanges dans le contexte de mondialisation où s'exerce ce métier, la SQRP est depuis 1997 membre de l'INTECOM (International Council for TEchnical COMmunication), association internationale qui regroupe les associations nationales de rédacteurs professionnels (ce que la FIT est à l'OTTIAQ). La SQRP a notamment collaboré à la rédaction d'un contrat type international de prestation de services de rédaction,



La rédaction au service de l'organisation

Antoine Dupuis est agent de communication dans une association regroupant plusieurs dizaines d'organismes communautaires. En plus de représenter ses membres auprès des services gouvernementaux et de défendre leurs droits, l'Association fournit aux organismes membres divers services de conseillers en gestion financière, en gestion des ressources humaines, des services de conseillers juridiques; elle offre également un important centre de documentation sur tous les sujets qui les concernent et elle publie, à raison de quatre ou cinq numéros par année, un bulletin d'information. Antoine Dupuis nous parle de ses responsabilités dans cette organisation.

Circuit : En quoi consiste le travail d'agent de communication dans une organisation ?

Antoine Dupuis : L'agent de communication est principalement responsable du contenu des divers moyens de communication de l'Association, tout particulièrement des communications écrites. Ça commence avec la rédaction du contenu du site Web, qu'il faut tenir à jour. Il y a ensuite la coordination du bulletin de l'Association; quatre ou cinq fois par année, il faut préparer un numéro : proposer des sujets d'articles, trouver des collaborateurs, réaliser des entrevues, rédiger des articles, réviser le tout; il faudra parfois trouver des traducteurs pour certains articles et s'assurer de la correction; travailler en collaboration avec le graphiste pour la mise en page, etc. Entre la préparation des différents numéros du bulletin, il y aura des communiqués de presse à rédiger, en plus d'assurer de bonnes relations avec les médias. Il y aura toujours de nombreux textes à rédiger ou à réviser, qu'il s'agisse de lettres à des responsables politiques, d'invitations à des activités de l'Association, d'un dépliant à mettre à jour ou à concevoir et à rédiger à partir de zéro. À l'occasion, il y aura un mémoire à préparer pour aller défendre à l'Assemblée nationale les revendications de l'Association, ou un discours à rédiger pour le directeur général ou pour un autre porte-parole; dans certains cas, je pourrai être ce porte-parole. Il ne faut pas oublier non plus les communications avec nos organismes membres ainsi qu'une certaine partie de demandes de renseignements de la part du public ou de diverses organisations.

C. : Vous ne faites donc pas qu'écrire toute la journée ?

A. D. : Pas exactement, non. Dans de grandes organisations, dans des sociétés d'État ou des organisations bien spécialisées, oui, les rédacteurs peuvent faire de la rédaction à temps plein. Vous savez, que ce soit dans une grande entreprise commerciale ou dans une organisation comme la nôtre, les communications

publiques ont toujours pour but de promouvoir l'image positive de l'organisation (et j'emploie ici le mot « organisation » dans le sens large, qui englobe les organismes, les entreprises, etc.; du moment qu'il y a des personnes qui sont réunies, qui ont une mission et, par conséquent, des objectifs, des rôles et des responsabilités partagées, un système de relations formelles ou informelles, il y a organisation, quel que soit son statut juridique). Qui dit promotion de l'image positive dit nécessairement communication stratégique. Je suis ici rédacteur, bien sûr, et à ce titre je participe aux communications écrites, mais puisque j'en suis aussi le coordonnateur, je dois également assumer la responsabilité de la mise en scène de ces communications.



**Propos recueillis par
Jean-Marc Pineau, réd. a.**

N GÉNÉRAL, LES ENTREPRISES,
LES ORGANISATIONS RECHERCHENT
DES RÉDACTEURS QUI SONT CAPABLES
DE S'ADAPTER RAPIDEMENT À
DES MILIEUX ET À DES SITUATIONS
DIVERSES, QUI POURRONT
COMMUNIQUER ASSEZ FACILEMENT
AUSSI BIEN AVEC LE PRÉSIDENT
D'UNE ENTREPRISE QU'AVEC UN
JOURNALISTE OU UNE PERSONNALITÉ
PUBLIQUE.

Savoir s'adapter et se concentrer

C. : On imagine habituellement le rédacteur comme un être plutôt discret, solitaire et silencieux, distrait même, pour qui le bruit du stylo sur le papier représente la plus belle des musiques; ce serait donc un cliché ?

A. D. : Oui et non. Bien sûr, les rédacteurs comme celui que vous imaginez existent; je ne pourrais pas vous dire quel pourcentage ils représentent par rapport à l'ensemble de la profession. Ce type de rédacteur peut répondre à des besoins précis dans certaines organisations, mais je me demande s'ils sont toujours vraiment adaptés au marché du travail. Il y a des besoins, certes, pour des poètes, des artistes du mot, qui vont ciseler leur phrase durant des heures... Je vais vous faire une confidence : j'ai toujours rêvé aussi de



rester chez moi, dans un grand bureau ou un petit grenier, peu importe, à condition qu'il y ait tout autour des livres, de la musique ou du silence, du thé, un chat qui ronronne, et de passer mes journées ou mes nuits à lire les grandes œuvres littéraires et à écrire les miennes. Mais en général, les entreprises, les organisations recherchent des rédacteurs qui sont capables de s'adapter rapidement à des milieux et à des situations diverses, qui pourront communiquer assez facilement aussi bien avec le président d'une entreprise qu'avec un journaliste ou une personnalité publique. L'écriture, la rédaction, c'est une activité créatrice qui exige de la concentration, une certaine solitude, mais dans le monde des affaires, il y a intérêt à pouvoir se concentrer même au milieu de l'agitation et du bruit.

LE STATUT DE RÉDACTEUR EST
ASSEZ MAL DÉFINI ET LES
ENTREPRISES ELLES-MÊMES
NE SONT PAS TOUJOURS
CONSCIENTES DE LEURS BESOINS
EN MATIÈRE DE COMMUNICATIONS
PUBLIQUES ET DE RÉDACTION.

C. : Doit-on conclure que la majorité des rédacteurs dans les entreprises sont des écrivains ratés ?

A. D. : (*Grand éclat de rire avant de répondre*). Il y a sûrement autant d'écrivains ratés dans ce milieu que dans celui du journalisme ou de l'enseignement... La profession de rédacteur, si elle est une véritable profession, n'est peut-être pas encore suffisamment connue et reconnue dans le milieu des affaires. Les universités décernent des diplômes en rédaction ou autres domaines connexes, mais si l'on fait exception des sociétés d'État, des grandes entreprises ou des entreprises spécialisées (communications, relations publiques, etc.), le statut de rédacteur est assez mal défini et les entreprises elles-mêmes ne sont pas toujours conscientes de leurs besoins en matière de communications publiques et de rédaction. La plupart du temps, elles ne savent pas comment elles pourraient intégrer les rédacteurs et les autres spécialistes des communications publiques. Je crois qu'il y aurait tout un travail de sensibilisation à faire de ce côté-là. Il y a un universitaire français, consultant auprès des entreprises, qui a écrit, il y a une quinzaine d'années, un livre sur ce sujet ; il s'agit d'Alain Etchegoyen et de son *Capital Lettres*, qui traite particulièrement de la place des littéraires dans les entreprises.

C. : Si je vous comprends bien, vous dites que tous les littéraires ne devraient pas forcément travailler dans le domaine des communications et, à l'inverse, il ne faut pas forcément une formation en Lettres pour être rédacteur ou pour travailler dans le domaine des communications publiques ?

A. D. : Comme je le disais un peu plus tôt, certains tempéraments ont du mal à s'adapter à la réalité des entreprises et du milieu des affaires. Je ne suis pas un spécialiste des ressources humaines ni de l'orientation professionnelle, mais ces personnes-là doivent pouvoir trouver une profession, un milieu de travail qui leur convienne. Quant à ceux qui veulent vraiment travailler dans les communications publiques des organisations, je crois qu'ils auront avantage à obtenir au moins un diplôme universitaire de premier cycle dans une discipline qui les intéresse particulièrement ; que ce soit le domaine de l'administration, des sciences, des arts, de la santé, des sciences politiques, peu importe ; le premier critère devrait être celui de la motivation et de la volonté de réussir dans cette discipline. Après avoir obtenu un baccalauréat dans une discipline, certains voudront obtenir un certificat en rédaction française, par exemple, avec l'intention de faire de la rédaction dans leur champ de spécialisation (politique, santé, musique, etc.) D'autre part, il y a ceux qui vont obtenir un baccalauréat par cumul de certificats, dont l'un au moins a un rapport direct avec la rédaction. Tout dépend de l'intérêt initial : pour certains, c'est la musique ou la politique, et la rédaction vient en second, comme moyen de mettre en pratique leurs connaissances ; pour d'autres, c'est la rédaction qui compte ; les sujets ont moins d'importance ; ils seront plutôt généralistes.

De nombreuses exigences

C. : N'y a-t-il pas un certain nombre de connaissances et de compétences essentielles qu'il faut acquérir ?

La première exigence à laquelle doit répondre un rédacteur est celle de la langue. La maîtrise de la grammaire, de toutes les règles de syntaxe, de stylistique, etc., c'est la maîtrise de l'outil indispensable à tout communicateur. Le respect du lecteur exige du rédacteur que sa langue soit impeccable.

Une deuxième exigence, celle de la formation acquise, dans une discipline ou une autre, mais une formation sanctionnée par un diplôme, attestant de la capacité de penser, d'argumenter, de concevoir et de concrétiser un travail quelconque (plan d'affaires, article de journal, analyse politique, peu importe). Si l'on n'a pas eu l'occasion d'apprendre les techniques de rédaction de communications publiques, on peut essayer de se rattraper en se procurant l'indispensable livre de Jean Dumas, *Séduire par les mots*¹.

Troisième exigence : il me semble primordial de posséder une vaste culture générale qui permette de se situer dans son époque et de pouvoir comprendre ce qui s'est passé avant l'arrivée de notre petit nombril ainsi que ce qui se passe ailleurs.



Quatrième point : il faut avoir du vocabulaire, savoir utiliser les termes précis, les plus appropriés, selon les circonstances. Rien de tel que la lecture et la curiosité pour enrichir son vocabulaire. Cinquième point : il faut écrire, écrire et écrire encore. C'est en forgeant que l'on devient forgeron... Sixième point : il faut savoir développer sa créativité, écrire pour son plaisir, sans attendre les commandes. Que ce soit un journal personnel, des poèmes, des nouvelles, peu importe; les écrits personnels permettront de développer sa créativité et de canaliser justement ce qui pourrait vouloir s'exprimer à tort dans les textes de commande, les textes utilitaires.

Septième point, et non le moindre : l'écriture découle, selon moi, de la lecture. L'écriture se nourrit des textes. Comme on ne pense qu'avec les mots que l'on a, on ne peut écrire sans d'abord avoir élevé son esprit à la hauteur des idées qu'il s'agit d'exprimer. Et pour cela, rien de tel que de lire les grands maîtres ou, tout au moins ceux qui, dans le domaine sur lequel on doit écrire, expriment le mieux les idées sur le sujet. Et enfin, il faut savoir vivre : prendre le temps d'aimer, de rire, de se détendre, de s'aérer le corps et l'esprit, d'admirer, de contempler les arbres, de sentir les fleurs, de goûter le bonheur de vivre... Un être à moitié mort ne saurait dans ses textes transmettre la vie. Il n'est pas essentiel que ces exigences soient comblées

dans l'ordre où je les énumère ici. Idéalement, on les mettrait en pratique simultanément...

C. : Un dernier conseil ?

A. D. : Donner des conseils est un exercice qui peut être périlleux ou inutile. Périlleux, car il n'est pas certain que ce qui fait le succès de l'un est forcément gage de réussite pour un autre. Et comment savoir si les conseils donnés répondent vraiment aux besoins de celui à qui on les prodigue ou s'ils apportent des réponses utiles aux interrogations exprimées ou encore inconscientes? Bien des écrivains — et sans doute quelques rédacteurs — ont rêvé d'écrire un jour, après Rainer Maria Rilke, leur version des *Lettres à un jeune poète* ou, de manière plus prosaïque, leurs *Conseils à un jeune écrivain*. Je n'en suis pas encore là... Si l'on voulait vraiment transmettre un savoir ou jouer un rôle de mentor, il faudrait établir un lien privilégié avec un « apprenti » qui saurait observer et tirer lui-même les leçons qu'il jugerait pertinentes, quitte à poser des questions sur des sujets précis. J'ai entendu dire que la Société québécoise de rédaction professionnelle (SQRP) était en train de mettre sur pied un comité de mentorat, afin de préparer les candidats à mieux réussir leur examen d'agrément; je crois que c'est une excellente initiative. On devrait faire de même au sein des organisations. ☺

1. Presses de l'Université de Montréal, 2001.



Faites-vous du dépouillement terminologique avec ces outils ?

A) Le surligneur



B) Les comprimés d'acétaminophène USP



Si oui, demandez-nous une ordonnance **SynchroTerm**.
Création terminologique à la vitesse de la lumière et soulagement instantané.

SynchroTerm, garanti sans maux de tête. Attention : **SynchroTerm** peut créer une dépendance.



1751 rue Richardson, suite 2504, Tél.: 514-932-7670, Fax: 514-932-3129, courriel : ventes@bridgeterm.com

Succeeding in the Global Virtual Office

Key Communication Strategies for Translators



By Doreen Starke-Meyerring

According to recent reports, 80% of people in the work force now work in globally distributed work environments, with co-workers often scattered all over the world. For translators, this means that as their clients move increasingly into this global virtual office, so do they. On the one hand, these new opportunities for global collaboration have obvious advantages: we can access customers in new markets as well as co-workers in any part of the world and, as a result, tap into more diverse perspectives and expertise than ever before. On the other hand, the global virtual office also has its set of challenges, requiring considerable technological, collaborative and cultural expertise. As cultural mediators, translators in particular are often expected to facilitate communication in these environments. This article discusses some of the key challenges translators may encounter in the global virtual office and suggests strategies they can use to build trusting working relationships online, collaborate across sites, and use electronic communication technologies effectively.

Building trusting working relationships online

To communicate effectively in online environments, translators need to know what's different about communicating online and what strategies they can use to adjust to those differences. Although there are, of course, many differences, two of them stand out: the lack of context and the speed and reach of online communication.

The lack of context and the danger of misinterpretation: As many translators will attest, context is crucial to successful communication. The problem is that online we lose a lot of the contextual cues we know from other forms of communication. In face-to-face communication, for example, we share the same space and context: we can interpret each other's body language, facial expressions, tone of voice, and other contextual clues; maintain eye contact, and engage in informal conversations.

What strategies can translators use, then, to compensate for the lack of context? Naturally, the specific strategies will depend on the recipients and their expectations. However, because online communication can be misinterpreted more easily, effective online communication requires renewed attention to politeness protocols. Among other things, translators are well advised to pay particular attention in an online environment to the force with which they make requests since the tone of an email or other online

message is much more easily misinterpreted than that of a face-to-face conversation.

Speed and reach: The tone and professionalism of messages is more important online also because online messages can easily be sent to anyone in a split second. As a result, online communication is always potentially public, regardless of any confidentiality statement an email may contain.

Senders may want to reconsider their message or their choice of medium. Perhaps a phone call is more appropriate.

Collaborating across sites

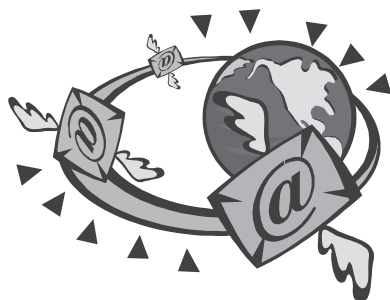
Much online communication takes place between team members scattered all over the world. Here co-workers face two key challenges: sharing and keeping track of contextual information and facilitating inclusive communication.

Sharing and keeping track of contextual information: Co-workers in a globally distributed team do not share the same local contextual information about factors that influence work habits and rhythms. Some obvious factors include office politics and policies, national and religious holidays, work schedules, access to technologies, local traffic patterns that dictate when co-workers arrive at or leave work, and more. In addition, co-workers usually do not share such less obvious contextual factors as cultural expectations, norms, and conventions that regulate work behaviour. For example, what is thought to be an appropriate turn-around time? What is an appropriate timeline for a request? How far developed should a draft be? What constitutes a good translation? What is considered to be part of the services to be delivered?

For example, a virtual office team consisting of German and U.S. co-workers collaborating on a business report discovered that their expectations of drafts varied greatly. Those on the German side were dismayed at the poor quality of the drafts sent by their U.S. counterparts and were disappointed at the little time their U.S. co-workers had invested in the draft. In contrast, those on the U.S. side felt that ensuring a fast turnaround and involving their German co-workers in the drafting process was important. They therefore wondered why their German counterparts took forever to return a draft, until the two sides finally realized they were operating according to different value assumptions and expectations.

As this example shows, usually when people first begin working together in a virtual office and have little knowledge of each other's context, they start by





following their own norms and expectations. The result, in many cases, is chaos and oftentimes resentment. Even when co-workers in a virtual office do exchange contextual information, the overwhelming influence of their local contexts makes it difficult for them to remember such contextual information. Since translators have a special sensitivity to context, they can help facilitate productive group dynamics in a virtual office by keeping track of the local contextual information that shapes work habits, patterns, and expectations. This task includes spelling out and monitoring expectations of services, the type of services, the scope of what's included, and what makes a good translation.

Ensuring inclusive communication: Translators can also facilitate productive group dynamics by ensuring inclusive communication to make sure that all co-workers are on the same page and have access to the same information. For example, when co-workers in one location hold a meeting of their sub-group, it's important that they remember to update the entire team on their conversation. Although co-workers may sometimes choose to communicate only with certain members of the work team, those excluded may later need that information, or may be expected to have that information when in fact they don't.

Using electronic communication technologies effectively

Depending on how they are chosen and used, technologies can facilitate or hinder successful communication in the global virtual office.

Choosing technologies: Given the particular challenges of online communication, technologies should facilitate sharing and monitoring contextual information and provide support for inclusive communication. For example, one new technology that facilitates these purposes is the weblog or blog, a new type of Web posting that can be set up in less than a minute on free sites such as www.blogger.com. On their blog, "German translator,"¹ translators Nathalie Girard-Patels and Werner Patels share key contextual information and continually update this information, demonstrating the currency of their expertise. At the same time, they market their services worldwide through the blog, and those who later collaborate with them in a virtual office have easy access to key information about them.

Blogs are also increasingly used in collaborative ways by translation agencies, such as the Linguistic Solutions one (see www.linguisticsolutions.com/blog/?p=371). Here, the Linguistic Solutions team can keep track of and update various types of contextual information collaboratively. In addition, for collaboration in the virtual office, blogs also have the advantage of inclusiveness, which is more difficult to maintain in emails, for example, because emails may accidentally be misaddressed, or senders may accidentally omit co-workers from the "to" line.

Using technology well: Although we may be very familiar with various technologies, we don't always use them well. Consider the case of email, the workhorse of any organization, yet it still presents a number of challenges. In addition to being accidentally misaddressed, for example, email messages may be accidentally deleted, moved into a spam folder, or delivered without the attachment as a result of server settings that neither the sender or the receiver may be aware of. Emails can also easily be overlooked when the subject line is vague (saying, for example, "project timeline" or "Ciabrini Investment Project" rather than something specific such as "revised project timeline for Ciabrini Investment Project"). In other cases, emails may carry the subject line of previous message exchanges, although the topic may have changed completely. If the change is not indicated in the subject line, readers may assume that the email message still discusses the old topic and, as a result, may simply delete the message. Similarly, when emails discuss more than one message, people often overlook those toward the bottom of the email and respond only to the first message.

To summarize, the global virtual office is increasingly becoming a part of daily life for many translators. While this new work environment has many advantages and greatly extends their reach, it also presents its own set of challenges in building trusting working relationships online, in collaborating across work sites, and in using electronic communication strategies effectively.

As cultural mediators trained to be particularly sensitive to cultural contexts, translators have a pivotal role to play in facilitating effective communication in the global virtual office. ☺

1. <http://germantranslator.blogs.com>



Le rôle stratégique du langagier professionnel

Par James Archibald



Les langagiers professionnels font partie d'une nouvelle distribution sur la scène internationale qui comprend traducteurs, terminologues, interprètes, localisateurs, rédacteurs, réviseurs et tout ordre de spécialistes en communications. Ils ont tous en commun le besoin de se plier aux nouvelles exigences d'un milieu de travail marqué par la mondialisation des réseaux d'information multilingues et numérisés.

Cette diversité aura pour effet de façonner l'environnement de travail, d'autant plus qu'elle sera appelée à devenir le principe directeur de la société de l'information où tout un chacun aura le droit de communiquer, le devoir de préserver le patrimoine intellectuel et culturel de l'humanité et l'occasion de créer de nouveaux savoirs à partager avec une très grande variété de peuples s'exprimant dans un tout aussi grand nombre de langues. Ainsi est-il souhaitable, malgré l'omniprésence de l'anglais dans Internet, de communiquer avec des clients ou des intervenants dans une entreprise internationale dans la langue de préférence des utilisateurs. La démographie actuelle de la planète nous révèle que les langagiers professionnels auront grand intérêt à se mettre au chinois et au japonais, et à perfectionner leur espagnol. Ne maîtrisant pour la plupart que deux langues, les langagiers canadiens se trouvent confrontés à un défi de taille s'ils veulent être concurrentiels sur le marché international.

Ces spécialistes travailleront dans des milieux tout aussi divers : États bilingues ou plurilingues, États unilingues, organisations internationales, organisations non gouvernementales, sociétés multinationales, administrations des zones de libre-échange et nouveaux organismes en puissance dans le commerce international. Avec cela comme toile de fond, il faut comprendre que la ou encore mieux les langues sont un outil dont les administrations tant publiques que privées devront tenir compte dans la formulation de leurs politiques et pratiques d'expansion commerciale. Au Canada, cette expansion équivaut souvent à l'expansion internationale dans le discours de Commerce international Canada, car la maîtrise des langues utilisées sur les marchés visés facilite le développement socioéconomique de l'industrie, y compris les industries « culturelles » que les politiques canadiennes tendent à vouloir protéger. Par ailleurs, les pays de la francophonie, à l'image de la France, semblent adopter comme un article de foi le fait que la promotion de la langue et de la culture nationales est un moyen précurseur et efficace pour encourager de

façon durable les relations socioéconomiques et le développement commercial avec leurs partenaires à l'étranger.

Tout récemment, Industrie Canada a mis en relief le rôle des industries de la langue dans le commerce international, et nous avons vu naître une nouvelle association dont l'objectif consiste à promouvoir la capacité nationale du Canada dans le traitement des langues¹. Mais en fait, il ne s'agit pas simplement d'une industrie axée sur les technologies et services langagiers. Chaque professionnel en exercice dans cette industrie a aussi un rôle clef à jouer dans l'internationalisation d'autres secteurs industriels et la mondialisation du commerce canadien. Nous pensons tout particulièrement au rôle du langagier dans les projets de localisation. On s'en rend vite compte : il n'est pas seulement question d'une entreprise de service qui s'engage uniquement dans le transfert linguistique. Le langagier professionnel bien engagé dans cette entreprise d'expansion internationale joue aussi un rôle stratégique qui exige de lui une nouvelle attitude et de nouvelles compétences.

Redéfinir les compétences

En effet, de nouvelles attitudes amèneront une redéfinition des compétences professionnelles de même que les voies d'accès qu'emprunteront les apprentis pour intégrer les professions de la langue.

C'est ainsi que nous devons nous préoccuper du perfectionnement ou du recyclage des langagiers actuellement sur le marché du travail et de la formation adéquate de la relève dans des domaines qui vont au-delà des activités de transfert traditionnelles. Le milieu des affaires exigera des connaissances de plus en plus spécialisées de la part des langagiers dans les domaines en demande. Le bilinguisme traditionnel et contraignant du langagier canadien tendra à le marginaliser sur le marché international et le marché national des entreprises qui visent une plus grande diversité dans leurs projets d'expansion internationale. La maîtrise des technologies de l'information et des communications sera de plus en plus exigée des langagiers qui seront mêlés à des projets de communication multilingue internationaux. La pression est en effet énorme, et l'immobilisme n'est point de mise. Sur les marchés en voie de mondialisation, les besoins naissants s'opposent nettement aux habitudes fossilisées et aux vieilles pratiques des langagiers habitués à s'en tenir à un simple transfert de sens sans plus. Le



marché actuel exige des fournisseurs des services de qualité accrue.

Les nouvelles connaissances exigées vont bien au-delà des compétences linguistiques et interculturelles d'antan. Dans cette nouvelle industrie de services, le langagier sera appelé à maîtriser une gamme complète d'outils informatiques pour mieux servir sa clientèle, accepter le glissement inévitable de la traduction vers la localisation comme une nouvelle réalité du marché, intégrer par voie de conséquence d'autres techniques de l'information et des communications (TIC) dans les échanges interculturels, généraliser l'utilisation des TIC, appliquer les principes de l'ergonomie dans la traduction de logiciels et de sites Web, travailler en équipe, concevoir des stratégies de communication et corédiger en collaboration avec d'autres spécialistes tout aussi engagés dans les projets de (re)création plurilingue. Toutefois, malgré notre engouement pour les TIC, un certain recul critique s'impose : il ne faudra pas confondre les moyens techniques avec la vraie finalité de notre travail.

Changer les attitudes

Quoi qu'il en soit, on devra assister à un changement d'attitude radical de la part des langagiers en exercice. Le langagier devra reconcevoir son travail en acceptant d'y intégrer les TIC. Le nouveau langagier doit intégrer de manière constante la technologie dans sa méthode de travail et dans des projets qui se font de plus en plus en temps virtuel dans un cyberspace qui plane au-dessus de ce qu'on appelait jadis les marchés nationaux ou régionaux. Le milieu de travail souvent anonyme ne connaît plus de limites tant il

valorise le pluralisme culturel et linguistique. Le donateur d'ouvrage s'attend à ce que ce nouveau langagier travaille en étroite collaboration avec une équipe multidisciplinaire dont les membres sont souvent inconnus et comptent notamment des traducteurs, des rédacteurs, des graphistes, des informaticiens, des programmeurs et des spécialistes en communications travaillant à proximité ou à distance. On ne traduit plus, on adapte dans une économie qui valorise l'internationalisation des produits et services ainsi que la localisation de supports de tout genre. Le nouveau langagier ne compte plus les mots quand il arrive à facturer son client ; il se focalise plutôt sur le projet dans son ensemble et la valeur globale de ses services professionnels dans la mise en valeur du produit de son travail.

De toute évidence, une adaptation s'impose. La nouvelle dynamique nous fera découvrir et bonifier des réseaux de langagiers dont la responsabilité professionnelle et sociétale reste à définir en fonction de l'évolution rapide d'un milieu de travail qui s'internationalise à grands pas. Tout langagier a donc le devoir de réfléchir posément à l'état des professions de la langue et à leur évolution possible. Une telle réflexion permettra aux praticiens, aux enseignants et aux étudiants d'envisager résolument un avenir sous le signe de la technologie, du développement stratégique et de la diversité culturelle et linguistique. ☺

1. L'Association de l'industrie de la langue (AILIA) réunit les différents intervenants du milieu langagier afin de permettre à cette industrie de demeurer solide et concurrentielle. L'AILIA fait la promotion des entreprises canadiennes, de leurs produits et services et de leurs technologies. www.ailia.ca/tiki-index.php. Voir aussi le mandat et les objectifs de l'AILIA : www.ailia.ca/tiki-index.php?page=About_en&bl

Programmes de rédaction offerts par les universités du Québec

Il s'agit ici uniquement des programmes de rédaction professionnelle, distincts des programmes de création littéraire. Seules les établissements qui offrent ce genre de programmes figurent dans la liste.

I. Université Concordia

A) English Studies

1. Minor in Professional Writing

B) Études françaises

1. B.A. Majeure en études françaises, option : Rédaction professionnelle
2. Certificat en écriture, qui doit débiter en septembre 2006

II. Université de Montréal

A) Certificat de rédaction

B) Module de rédaction : principes et pratique

III. Université de Sherbrooke

A) Baccalauréat en communication, rédaction et multimédia

Régime régulier ou régime coopératif : 3 stages rémunérés

B) B.A. in English and Intercultural Studies : Professional Writing, Literature and Translation

Régime régulier ou régime coopératif : 3 stages rémunérés

C) Certificat de rédaction française et multimédia

D) Certificat de rédaction professionnelle anglaise

IV. Université du Québec

A) Université du Québec en Outaouais

1. Baccalauréat en traduction et en rédaction

2. Certificat ou mineure en rédaction

B) Université du Québec à Trois-Rivières

1. Certificat en communication écrite

2. Programme court de premier cycle : *Written English*

C) Université du Québec à Montréal

1. Certificat en français écrit

D) Université du Québec à Chicoutimi

1. Certificat ou mineure en rédaction

E) Teluq

1. Certificat en pratiques rédactionnelles

2. Diplôme d'études supérieures spécialisées en localisation

V. Université Laval

A) Baccalauréat intégré en langue française et rédaction professionnelle

B) Certificat en rédaction professionnelle



How Business Communicators Can Help Organizations Win the War for Talent

By Mike Patterson



We live in a period of radical business change, led by economic forces such as globalization, transformatonal technologies, increased market volatility and intense competition. Words like outsourcing and off-shoring have rapidly entered the business lexicon. At the same time, broad demographic changes, such as an aging workforce, changing patterns of retirement and increased job mobility are creating labour shortages that will grow quickly in scope and impact. Skilled and educated workers will be in high demand.

These developments are creating a revolution in business and labour practices that represent enormous new challenges to the job of managing a radically different work force and workplace. Many organizations are at the earliest stage of understanding the complexities of finding, keeping and engaging talent in a genuinely global and intensely competitive world.

What will it take to win the war for talent? And what role can Business Communicators play to help their organizations with all the aspects of attracting, retaining and, especially, engaging their employees? Is there a magic bullet? Where do we start? And whose job is it anyway?

Measuring engagement levels

A global human resources consulting firm¹ recently completed one of the largest single surveys of full-time workers to understand how organizations can rally and harness the energy, brainpower and full commitment of their employees.

The study was launched in the summer of 2005 covering 85,000 employees who work full-time for mid-size and large companies in 16 countries across four continents.

The study found that, overall, just 14% of the global sample is "highly engaged," which is defined as employees who are highly motivated to provide effort above and beyond that required by their job description.

In Canada, 17% of the work force is highly engaged, a drop of 3% from a similar survey done in 2003, which means that 66% of employees are at best moderately engaged.

They represent both an opportunity and a threat. The opportunity, of course, is to increase their level of engagement and improve their focus and contribution to results. The threat is that they will slide in the other direction, delivering lower performance and possibly spreading their disaffection more widely.

Going beyond measuring engagement levels

While understanding levels of engagement is critical, even more important, from a company's perspective, is how to influence their engagement and move moderately engaged people to a state of high engagement.

Here are the top five drivers that have an impact on employee engagement:

- Senior management demonstrates interest in employee well-being
- Employees are able to improve their skills and capabilities
- The organization has a reputation for being a good employer



Mike Patterson is a change implementation consultant in Towers Perrin's Montreal office.



- Employees have input into decision-making
- Employees have opportunities to learn and develop new skills

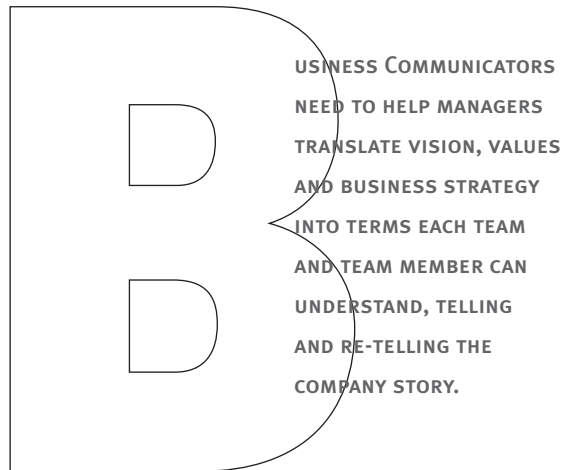
The drivers most companies need to work on are leadership, career development, and other aspects of the culture. How can Business Communicators become important players in increasing employee engagement as part of a long-term talent-management strategy?

How can Business Communicators help?

Business Communicators need to focus their employee engagement efforts on the following areas:

- **Vision and values** Leadership is the critical element in the engagement equation. Currently, employees express a fair amount of skepticism about senior management's vision, ability to inspire, commitment to open communication and interest in employee well-being. Business Communicators can play a significant role in identifying where leaders are falling short, coaching leaders to communicate better and developing communication and change strategies to reinforce trust, dialogue and sharing throughout the organization.
- **Branding** Employees want to work for an organization that's both a good employer as well as being very customer-centric. Company efforts to develop a brand that links employees and customers and stands for a core set of values inside and outside the company are crucial.
- **Front-line supervisors** Managers are the glue that helps bind the individual to the broader organization. Business Communicators need to help managers translate vision, values and business strategy into terms each team and team member can understand, telling and re-telling the company story.
- **Career development** The single most important element that influences engagement is having sufficient opportunities to learn and develop new skills. "Employability" is the new loyalty, especially for knowledge workers. Their loyalty is to staying current in their areas of expertise and to

the companies that will help them do this. Business Communicators can help ensure that learning and development programs are well-understood, used, and appreciated.



- **Rewards programs** Employees are quite negative about their rewards and the nature of the "deal" they have with their companies. As companies face tighter competition for a more limited pool of talent, and higher costs to provide certain kinds of benefits, they will need to carefully assess the trade-offs between cost management and talent management. Once again, this is an area where Business Communicators have a major role to play.

In the few examples shown above, increasing employee engagement will require strategic and sustained support from leadership, as well as knowledgeable Business Communicators to help prioritize issues, develop change strategies and lead sustained communication campaigns. Knowing what attracts, retains and engages employees in the 21st century is the key to winning the war for talent. 📧

1. Towers Perrin



Petite épître aux rédacteurs techniques

Par Marc Dionne, trad. a., réd. a.



L'union sans mélange qui lie le rédacteur et l'informaticien recèle sa part de mystère. Cette collaboration découle d'un besoin pratique : décrire un logiciel pour que les utilisateurs puissent s'en servir en communiquant le moins possible avec le concepteur. Ce dernier n'étant souvent pas très porté sur l'écriture, il délègue cette tâche à un spécialiste. Mais comment ces deux protagonistes arrivent-ils à communiquer, l'un étant plutôt mathématicien, et l'autre, plutôt littéraire ? Il convient donc de respecter certains principes afin de tirer le meilleur parti de la situation.

Genèse d'un logiciel

De façon schématisée, nous pouvons dire que l'équipe de développement se compose d'un concepteur, d'un analyste et d'un programmeur. Cette trinité peut occuper un seul poste de travail ou la moitié d'un étage. Le concepteur définit la finalité du produit et son lien avec les autres logiciels de l'entreprise, le cas échéant. Il produit un rapport d'architecture conceptuelle. L'analyste décortique ce document pour en tirer tous les éléments utiles à la programmation : les fonctions, les fenêtres, la composition du menu, les messages d'erreur, etc. Il rédige un rapport qui servira de bon de travail au programmeur. Celui-ci, dans le langage le plus approprié, écrit des milliers de lignes de code, limon originel d'où l'outil tirera sa forme par le truchement d'une compilation.

Une vision du ciel...

Quelque part dans l'Élysée de l'écriture, le rédacteur aura assisté au lancement du projet. Il entendra alors les informaticiens présenter leur concept en long et en large. On lui transmettra tous les rapports d'architecture et d'analyse, dont il tirera la substantifique moelle. Il aura accès aux environnements de test, ce qui lui permettra d'évaluer l'adéquation entre sa prose et la réalité. Il en profitera pour saisir des images des fenêtres et des boîtes de dialogue. Il pourra signaler quelques erreurs de français qui se seront glissées ici et là, erreurs qui seront rapidement corrigées. Enfin, l'un des développeurs relira avec enthousiasme la dernière ébauche du guide pour s'assurer qu'il couvre bien toutes les fonctions du produit.

... et de l'enfer

Imaginons un autre scénario. On vous embauche pour documenter un logiciel. Celui-ci est déjà commercialisé depuis assez longtemps, mais les utilisateurs réclament à grands cris de l'aide en ligne ou un guide. Le *concepteur-analyste-programmeur* a quitté l'entreprise et ne peut être joint. Il n'a laissé aucune trace écrite de ses réflexions, pas même sur une serviette de table. Sentant une légère pression, vous vous préparez alors à la traversée du désert. Vous examinez le logiciel sous toutes ses coutures, utilisez tous les éléments du menu, ouvrez toutes les fenêtres, isolez les procédures, imaginez un scénario d'utilisation suivant un fil directeur et provoquez des erreurs. L'orthographe des libellés vous donne envie de hurler. Vous dressez la liste des termes à rectifier et des mots mal écrits dans les fenêtres et les messages. Enfin, vous remettez votre travail à un collègue pour la relecture finale. Vous êtes sûr de vous, mais tout de même ! Et si vous aviez documenté un bogue ?

On vous annonce que la relecture sera escamotée, car on vous fait aveuglément confiance. De toute façon, c'est la frénésie, et personne n'a une minute à consacrer à cette tâche qui, faut-il le rappeler, s'apparente à une punition. Quant à la terminologie et à l'orthographe, aucun client ne s'étant plaint, on n'y changera rien. Les termes utilisés reflètent ce qui se dit dans la « vraie vie », et les coquilles attendront la prochaine mise à jour — si le produit se rend jusque-là. Et dire que vous vous êtes donné la peine de laver de toutes leurs fautes les images que vous avez saisies ! Pour finir, on vous demande de traduire le guide et le logiciel en anglais. On insiste bien sur le fait que tous les membres de l'équipe pourraient le faire, mais qu'aucun n'en a vraiment le temps.

Laissons pareille caricature en pâture à un Dante contemporain, et il décrira le petit arc de cercle réservé aux rédacteurs techniques impénitents dans une comédie n'ayant rien de divine.

Ébauche d'un petit catéchisme

Restons positifs. Le contexte atteint rarement un tel niveau de surréalisme. Dans la plupart des cas, les informaticiens ont à cœur de diffuser des produits dont la qualité, tant logicielle que linguistique, est irréprochable. Leur réputation est garante de leur avenir. Vos compétences, aussi mystérieuses soient-



elles, sont alors prisées. Voici quand même quelques conseils qui aideront le novice, impatient d'appliquer ses principes nouvellement acquis, à se mettre au diapason des thaumaturges de la base 2.

Ton entregent tu cultiveras. Avant toute chose, soyez aimable et communicatif. Hormis vos connaissances en français et la maîtrise de votre art, cette qualité sera toujours votre meilleur atout. La rédaction technique en entreprise ne convient ni à l'ermite ni au pontife. Plus vous vous entendrez avec vos collègues informaticiens, plus vous saisirez les enjeux auxquels ils font face et plus ils comprendront vos propres besoins.

Ta souplesse tu exerceras. Si tous vos clients utilisent un anglicisme qui se retrouve 70 fois dans leurs conventions collectives, rien ne sert de partir en croisade. Il convient de le signaler, par principe, mais concentrez-vous sur des objectifs réalistes.

Les compétences de tes collègues tu respecteras. N'oubliez jamais que vous côtoyez des spécialistes. S'ils n'écrivent pas aussi bien que vous, leur cerveau n'en est pas moins bien rempli. Vous avez lu tout Balzac et Baudelaire ? Ils connaissent tout Babbage et Bézier. Votre vocabulaire dépasse les 10 000 mots ? Ils maîtrisent souvent plus de 10 langages de programmation, leur syntaxe et leur lexique. Il ne sert donc à rien de vous gausser bruyamment de leur orthographe floue, car ils pourront faire de même le jour où vous traduirez ou altérerez des portions de leur code, ce qui nous arrive tous un jour ou l'autre !

Ta créativité dans le médium approprié tu exprimeras. Vous avez des prétentions littéraires ? Vous avez soif de reconnaissance ? Le style technique se caractérise par la concision et la rigueur. Il ne se prête guère aux grandes envolées ni à l'étalage de connaissances. Amateurs d'alexandrins et de rimes embrassées, abstenez-vous ! Trouvez les canaux appropriés pour vous épancher. Fondez le journal interne de votre entreprise. S'il le faut, communiquez avec une maison d'édition, ou encore un journal, qui publiera peut-être votre photo. Pour rajouter à l'interactivité, déversez-vous dans un carnet Web !

Le message avec le médium tu ne confondras. Un grand homme a un jour amalgamé ces deux notions, méprise pardonnable d'autant qu'il n'était pas rédacteur technique. Point de rédemption pour un contenu médiocre, fût-il enveloppé dans les plus beaux atours. Vous devrez certes concevoir vos feuilles de style avec soin et selon les règles d'ergonomie généralement

reconnues. Toutefois, si votre littérature est faible en substance, son bel aspect n'en fera rien de plus qu'une belle infidèle. Et de grâce, ne vous sentez jamais obligé d'utiliser toute la palette de polices de caractères que votre système d'exploitation met à votre disposition !

Tes opinions sur le PC ou le Mac jamais tu ne divulgueras. À chaque milieu ses polémiques et ses tabous. Pour certains, c'est Ferrari ou Honda, pour d'autres, ce sont les bleus ou les rouges. Mais imaginez que vous marchez dans les rues de Belfast. Vous viendrait-il à l'idée de porter une pancarte sur laquelle vous auriez inscrit votre confession ? Avouer sa préférence pour le PC au milieu d'une secte d'adorateurs du Mac peut entraîner de fâcheuses conséquences sur le plan social. Leur prosélytisme se fera des plus intenses. Ils n'hésiteront pas à organiser une retraite pour vous convaincre de la supériorité technique d'Apple. Si vous croquez dans cette pomme, les phalanges de supporters du PC et de ses clones vous feront la vie dure. À vous de choisir le clan qui vous convient ou, mieux encore, de feindre l'indifférence avoisinant le nirvana.

Croyez aux miracles !

Nouvelle recrue dans une équipe, j'ai eu très vite une discussion avec le concepteur en chef, véritable génie de l'informatique d'une part et lourdement handicapé de l'orthographe d'autre part. Il venait de mettre à la porte mes trois prédécesseurs, qui lui avaient fait savoir avec reproche amer son ignorance de la chose lettrée. « Je suis loin d'être linguiste », m'a-t-il déclaré avec une pointe d'agressivité. Je lui ai simplement dit que certains linguistes commettaient aussi des fautes, mais qu'il aurait très bien pu s'intéresser aux langues, à leur syntaxe, leur morphologie, leur lexique. Coup de chance, je suis tombé dans le mille. Je lui ai proposé qu'il me communique ses idées de la façon qui lui conviendrait et que je me chargerais de traduire le tout en une sorte de vulgate accessible à tous. Notre collaboration a été des plus fructueuses.

L'amitié entre informaticiens et rédacteurs est possible. Ne cessez pas d'y croire ! Le destin mettra un jour sur votre chemin tel spécialiste d'une discipline qui vous fascine, que ce soit l'histoire, la musique, la politique, qu'importe. Mieux encore, ces personnes vous fourniront du contenu si clair et si bien écrit que cette prose agira comme un baume adoucissant sur vos prunelles éraillées. ☺



Une nouveauté pour les étudiants en traduction de l'Université Laval

Par Zélie Guével, trad. a.

Le programme de baccalauréat en traduction de l'Université Laval innove cette année en offrant aux étudiants la possibilité de s'inscrire au « Profil entrepreneurial », soit un cheminement spécial ayant pour but de favoriser l'émergence et le développement d'attitudes et de compétences centrées sur la créativité, la prise d'initiatives, ainsi que le développement et la gestion de projets. Concrètement, cela signifie que les étudiants en traduction peuvent choisir, dans leur bloc de cours complémentaires, un ensemble de quatre cours (douze crédits) permettant l'acquisition et le renforcement des compétences entrepreneuriales. Le profil est pleinement intégré au programme et ne rallonge pas la durée des études. La réussite est attestée sur le diplôme par la mention « Profil entrepreneurial ».

Élaboration d'un projet personnalisé en traduction

La particularité la plus remarquable du profil est qu'il comporte des activités pédagogiques personnalisées, qui consistent en l'élaboration d'un projet concret lié à la traduction. Ce sont les cours intitulés Portfolio entrepreneurial 1 et 2. En travaillant à leur projet, les étudiants mettent en valeur et développent leurs compétences relativement à la créativité, à la communication, à la capacité d'adaptation, à la résolution de problème et au réseautage. Grâce au profil, ils sont appelés à comprendre les spécificités de l'entrepreneuriat, à déterminer les facteurs personnels qui les motivent dans le choix et la réalisation de leur projet, à estimer le développement de leurs compétences entrepreneuriales, à découvrir et exploiter les moyens existants, à se constituer un réseau de personnes-

ressources et à valider la faisabilité de leur projet. Pour la réalisation de celui-ci, ils bénéficient d'un accompagnement individualisé et sont suivis par une équipe d'enseignants ainsi que par des conseillers d'Entrepreneuriat Laval, organisme à but non lucratif implanté sur le campus. Divers types de projets sont admissibles : il peut s'agir d'un projet de création d'entreprise, mais aussi — par exemple — d'un projet événementiel, d'un projet issu de l'engagement dans un regroupement étudiant ou d'un projet communautaire.

Ouverture sur le monde du travail et la profession

Outre la mise en œuvre du projet personnalisé, les activités du portfolio comprennent la participation à des ateliers d'information portant sur le fonctionnement d'une entreprise ainsi qu'à des activités permettant de connaître les réalités professionnelles de la traduction : congrès et activités diverses organisés par l'ordre professionnel et autres événements permettant des rencontres avec des traducteurs en exercice. Enfin, des formules de mentorat sont en discussion.

Autres caractéristiques

Pour commencer le profil, les étudiants doivent suivre un premier cours d'introduction obligatoire, « Savoir entreprendre : la passion d'agir », puis un deuxième cours au choix, parmi les suivants : « Planification et gestion de projets », « Plan d'affaires et démarrage » et « Stratégies spécifiques à l'entrepreneuriat et aux PME ». Ces cours sont tous offerts par la Faculté des sciences de l'administration. Le profil est proposé aux étudiants qui en sont à leur troisième session et qui ont une bonne moyenne cumulative.

Il existe un programme de bourses associé au profil.

Une formule novatrice prometteuse

À l'Université Laval, qui joue un rôle de précurseur dans le domaine de la création des profils de type entrepreneurial, ce genre de formation a été instauré dans dix-sept programmes,

relevant de dix facultés différentes. L'implantation du profil entrepreneurial dans le programme de baccalauréat en traduction devrait rapprocher les étudiants du monde professionnel et mieux les préparer à prendre leur envol lorsqu'ils entreront sur le marché du travail. ☞

Pour en savoir plus : www.profilentrepreneurial.ulaval.ca/sgc/programmes/site/profil/pid/2210

○ Échappées sur le futur

2 – 5 mars 2006, Philadelphie (Pennsylvanie), Northeast Modern Language Association — **Globalizing the Self/Other**. Renseignements : <http://nemla.org/convention.html>

6 – 10 mars 2006, Bangkok, Thaïlande — **1st World Congress on the Power of Language**. Renseignements : www.poweroflanguage.org/

25 – 27 mars 2006, San Diego (Californie) — **Third American Translation Studies Association Conference**. Renseignements : <http://appling.kent.edu/ATSA2006CallforPapers.html>

6 mai 2006, Montréal (Canada), Université de Montréal et SQR — **Colloque sur les outils d'aide à la rédaction**. Renseignements : www.sqr.org

27 au 29 mai 2006, Toronto (Canada), Université York — **xix^e conférence de l'Association canadienne de traductologie**. Renseignements : www.uottawa.ca/associations/act-cats/Fra/congres/appe.htm

14 – 17 juin 2006, Galway (Irlande), National University of Ireland — **Tenth International Conference on Language and Law**. Renseignements : www.iall-aidl.org

6 – 8 juillet 2006, Lorient (France), Université de Bretagne Sud — **Traduction et communautés**. Renseignements : <http://monsie.wanadoo.fr/translationcomm/>

L'âme à la vague

KERPAN, Nada, *Ressac*, Linguatex, Brossard, Québec, 2005. ISBN 2-920342-9

Présenté au Congrès de l'OTTIAQ, en novembre dernier, *Ressac*, de notre collègue Nada Kerpan, term. a., trad. a., est un recueil de poèmes qui vous entraînent dans leurs remous bouleversants. Des textes sans ponctuation pour ne pas gêner ces « élans du cœur », où affleure le souvenir de Vladimir, le cher disparu, présent dans et entre les lignes, mais aussi de page en page, par ses œuvres qui illustrent l'ouvrage. Une lecture qui secoue. ☞



Les traducteurs et traductrices en éducation se réunissent à Cornwall

Nul besoin de vous faire la démonstration de la valeur des échanges et de l'entraide en traduction et en terminologie, cela va de soi. Dans le domaine de spécialité qu'est l'éducation, le Réseau des traducteurs et traductrices en éducation (RTE) en est la preuve vivante depuis maintenant 20 ans.

Ce réseau d'entraide est un regroupement de spécialistes en traduction et en terminologie qui s'intéressent plus particulièrement au domaine de l'éducation. Il compte des membres dans tout le Canada ainsi qu'à l'étranger, et a pour objectif premier d'harmoniser la terminologie de l'éducation en français et en anglais au Canada, dans le

respect de la diversité et de la complexité des systèmes éducatifs et de leur héritage linguistique.

Le Réseau organise régulièrement des ateliers, des réunions et des colloques afin de créer des moments d'échange fructueux. Ainsi a eu lieu, du 27 au 29 octobre 2005, le Huitième Colloque du RTE à Cornwall.

Pour cette occasion, les organisatrices ont concocté un programme des plus alléchants où les conférences et les ateliers abordaient différents aspects de notre profession. Au menu : évolution de la langue, technologies de l'information, industrie de la traduction et enseignement universitaire. Les thèmes abordés ont donné l'occasion aux

participants d'approfondir leurs connaissances en informatique (recherches terminologiques au moyen de Google, présentation d'outils informatiques facilitant la traduction et la gestion de projets), d'explorer davantage l'univers des dictionnaires, de prendre connaissance de grands projets de recherche, de réfléchir au rôle de la traduction dans un Canada bilingue et d'aborder la pédagogie sous l'angle de l'enseignement de la traduction.

Afin d'assurer la grande qualité des prestations, le Réseau a invité des spécialistes reconnus dans leur domaine : Roda Roberts (grande dame du projet du *Dictionnaire canadien bilingue*), Francine Kennedy (PDG du

Bureau de la traduction), Katherine Barber (directrice de la rédaction du *Canadian Oxford Dictionary*), Renald Legendre (père du *Dictionnaire actuel de l'éducation*, dont la dernière édition vient tout juste de paraître, et directeur du Centre d'Études, de Recherches et de Consultations Lexicologiques en Éducation de l'UQAM), Jean Delisle (professeur titulaire et directeur de l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa) et bien d'autres encore. ☺

Lucie Leblanc
secrétaire du RTE
www.rte-nte.ca
rte-nte@cmec.ca

Notes et contrenotes

Et les mots pour l'écrire arrivent moins aisément

Eve Renaud, trad. a. (Canada)

La nuit baigne dans une chaleur **douçâtre**. Le paysage s'y est **dissout**. L'homme arrive sur un **charriot** bâché, un air de **bonhomme** paternel sur le visage. D'un geste léger, il tire sur les rênes pour arrêter son cheval à la porte de la **cahutte** des sergents de ville. Un **tocard**, en fait, que ce cheval, mais il y est attaché, tout bêtement, pourrait-on dire.

Le **bizut** de service a entendu le bruit des roues **embattues**, mais craignant une **chaussetrappe**, il pousse craintivement le **ventail**. Le quidam lui paraissant seul, il sort — tout de même armé d'une lanterne puissante, dont la lumière révèle l'attaque d'**exéma** sur son visage.

— « Descendez », assène-il au conducteur.

Et le conducteur capte toute la richesse de son haleine : **sorgo** à l'**ognon**, sans doute arrosé de **ponch**.

— « Vos papiers ! », jappe le fonctionnaire, pour **assoier** son autorité.

N'ayant que deux mains, dont une doit tenir la lanterne, il décide de faire entrer le conducteur dans la cahutte.

— « Mais pas d'**imbécilité** », prévient-il, aboyant toujours.

— « Pourquoi m'**interpeler** ainsi, mon bon Monsieur ?

— Et je déteste le **persifflage** ! »

Il lit passeport et bordereaux avec difficulté, manifestement peu à l'aise avec l'écrit.

— « Je vois sur vos papiers que vous avez changé de nom. Que cherchez-vous à cacher ?

— Bien au contraire, je veux tout révéler. C'est d'ailleurs l'objet de mon voyage...

— Nous y reviendrons ! D'abord, votre nom. Pourquoi en changer ?

— Eh bien voici : tel académicien imbu de son immortalité a décidé un jour de 1935 qu'il y avait eu erreur jusque-là et que mes ancêtres ne pouvaient qu'être grecs. Il nous enregistra sous le nom de « Nénuphar ». Mais il m'a paru bien triste d'occulter mes racines qui, en réalité, sont arabes. J'ai donc fait appel à l'état civil. Et nous revoilà **Nénufar**.

— Oui, bon, ça va. Et votre charge-ment ?



— Un plein **charriot** de mots aux formes nouvelles, pour simplifier l'orthographe.

L'argousin ne peut qu'apprécier. Il tamponne les papiers et laisse partir le conducteur **absout**. ☺

Inspiré d'une liste de quelques-unes des nouvelles formes recommandées pour « rectifier l'orthographe ». Voir entre autres www.orthographe-recommandee.info/miniguide.pdf

Traverser la « montagne de fer » de la langue chinoise

À l'heure de « l'éveil du dragon », *The Linguist* propose une série d'articles sur la langue chinoise (mandarin). Dans le premier volet (vol. 44, n° 4), sous le titre « The Challenge of Chinese », Brian Finch, consultant auprès d'hommes d'affaires intéressés par la Chine, qui se décrit comme un « utilisateur professionnel » de cette langue, tente d'expliquer l'importance du chinois et d'en isoler les facteurs de difficultés; contrairement à l'idée reçue, les variations de ton ne sont pas aussi problématiques qu'on se l'imagine. Dans le vol. 44, n° 5, il poursuit avec un article intitulé « Get toned up in Chinese » dans lequel il se penche sur la langue parlée. Il y explique clairement les points que les étudiants doivent surveiller et les embûches auxquelles se heurtent les Occidentaux. Et, afin de banaliser la complexité entourant les homophones, l'auteur compare les homophones chinois à ceux de la langue française en montrant que cette dernière en compte aussi beaucoup auxquels s'ajoutent ceux

qui sont produits à l'oral (c'en, sent). Il termine sur une note des plus positives en disant que ceux qu'une telle aventure interpelle devraient s'y engager sans hésiter, car le besoin de personnes capables de parler un chinois de niveau élevé augmente sans cesse. Dans le même numéro, les travailleurs autonomes tireront profit de l'article de Louise Ferguson, qui offre des suggestions sur le maintien en bon état de leur outil de travail, l'ordinateur. Elle répond à la question : Comment prévenir plutôt que d'avoir à guérir ? Puis, elle donne des conseils sur le nettoyage du disque dur, en plus de certaines adresses utiles (pour le nettoyage, www.webmasterfree.com/regcleaner.html; et pour la sauvegarde de données, www.ibackup.com et www.box.net). On trouvera également dans cet article des renseignements sur l'efficacité (codes de polices de caractère pour ceux qui utilisent occasionnellement des polices non latines, www.omniglot.com), la sécurité, la rapidité et les façons d'économiser.

Figures de style

Le numéro 17 de *Palimpsestes* s'intéresse à la figure de style, procédé avec lequel doit composer le traducteur et qui soulève le dilemme de la traductibilité. Sept traducteurs mettent en contexte une figure de style, surtout la métaphore, et en analysent l'utilisation et la portée, qui peut parfois même être politique ou sociale. Peut-on conserver la même figure de style d'une langue à l'autre en espérant obtenir le même impact ? Doit-on essayer de niveler à la langue d'arrivée une figure de style dont l'effet serait par trop étrange ? Michael Cronin, Maryvonne Boisseau, Joan Bertrand, Henry Suhamy, Françoise Thau-Baret, Christine Pagnouille, Anna-Louise Milne et Jean-Pierre Richard nous font part de leurs réflexions.

Une lettre qui fait jaser

La lettre *h* est à l'honneur dans *L'Actualité langagière* du mois de septembre. En effet, deux articles lui sont consacrés. Quand cette lettre doit-elle être aspirée et donner lieu à l'interdiction de l'élision ou de la liaison ? L'article de Jacques Desrosiers, intitulé « Halifax en passant par Hull », illustre la difficulté d'arriver à l'adoption d'un usage fixe. L'incohérence sévit. Par exemple, en Nouvelle-Écosse, les services de traduction parlent du « port de Halifax » et de l'« aéroport international d'Halifax ». Jacques Desrosiers examine différents critères qui pourraient servir de base à des normes d'uniformisation : se fier à l'origine grecque, latine ou germanique du mot pour prendre une décision risquerait de donner lieu à une recherche aussi ardue que peu efficace, tandis que s'en remettre à l'usage oral comme dans, « baie d'Hudson », dont la prononciation est, la plupart du temps, francisée ne résoudrait pas non plus le dilemme

puisqu'il faudrait alors décider à quel groupe appartient le mot (« Halifax » est-il francisé ou est-ce un mot anglais comme « Hull »). L'article conclut sur une décision de la Commission de toponymie du Québec, celle de ne pas élider le *h* dans les désignations commençant par un *h* qui ont été créées après 2004. Une tendance qui pourrait s'installer. Dans le même ordre d'idées, André Racicot attire notre attention sur l'élision du *h* lorsqu'il est la première lettre d'un toponyme étranger. Les constatations se rejoignent. Il soulève ensuite un problème connexe, mettre l'article ou non après « gouvernement de... ». Si les



ouvrages courants n'offrent pas de véritables réponses, l'auteur en propose une intéressante : les textes soignés requièrent l'article après « gouvernement ». À quoi s'ajoute l'avis de Marie-Éva de Villers, auteure du *Multidictionnaire de la langue française*, qui affirme que si l'article défini est obligatoire au masculin, il devrait aussi l'être au féminin. Quelques pages plus loin, le « Carnet techno » nous présente deux dictionnaires électroniques. Le *WordWeb*, dictionnaire analogique, contient actuellement 140 000 mots racines et 115 000 combinaisons synonymiques avec les variantes canadiennes, australiennes, américaines et britanniques en plus d'offrir des renseignements sur la catégorie grammaticale, la prononciation et l'usage. À consulter ou à

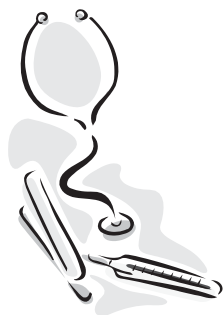


télécharger gratuitement à l'adresse suivante : WordWeb.info/free et sur WordWebonline.com. Le second a été produit par le Centre de recherche inter-langues (CRISCO) et contient 49 000 entrées et 396 000 relations synonymiques tirées des principaux ouvrages sur le sujet. Un détail à souligner : si on cherche un mot alors que l'interface est dans une langue étrangère, on obtiendra un résultat bilingue. Le site original : elsap1.unicaen.fr/agi-bin/cherches.cgi et le site d'essai : elsap1.unicaen.fr/cgi-bin/cherches5.cgi

Domaine médical – ATA Chronicle

ATA Chronicle, vol. xxxiv, n° 8, présente un dossier sur la traduction et l'interprétation dans le domaine médical. Zarita Araújo-Lane, interprète et intervenante en santé mentale, examine les difficultés liées à la présence d'un interprète dans un contexte d'intervention en santé mentale, notamment l'éventualité que l'interprète prenne position, inconsciemment ou non, en faveur de l'intervenant ou du patient, l'inquiétude d'une possible inexactitude de la traduction, la présence d'une tierce personne à qui le patient devra dévoiler son intimité, les comportements à éviter en cas de danger potentiel, les lacunes dans les discussions préalables à la rencontre avec un patient et peut-être un parent, le manque de communication et le choix du type d'interprétation. L'auteur fait part d'un cas vécu qui a failli très mal tourner et propose une démarche efficace. La contre-traduction est une autre forme de traduction courante dans le domaine médical et pharmaceutique. Mike Collins, dans un article intitulé « Medical Back Translation : Strategies for Making it Work », explique en quoi elle consiste. Il s'agit de retraduire un texte de la langue d'arrivée en sa langue de départ afin

de vérifier l'exactitude de la traduction. Mike Collins souligne, à l'aide d'exemples, les problèmes qu'elle entraîne. Il suggère deux méthodes qui semblent donner des résultats satisfaisants. Si, chez les traducteurs, les points de vue sur l'effica-



cité et la pertinence de la contre-traduction sont partagés, les clients continueront d'y avoir recours. Dans le même numéro, la terminologie des coronaropathies fait l'objet d'un article de quatre pages sous forme de glossaire allant des symptômes aux médicaments en passant par les diagnostics, les tests et la prévention. Toujours dans le domaine médical, on trouve un article sur l'importance d'une excellente connaissance de la langue source, qui permettra d'utiliser le mot correct selon le contexte, d'éviter de tomber dans le piège des faux amis ou de l'ambiguïté. L'auteur cite des exemples assez amusants tirés de forums de discussions entre traducteurs.

Question d'étiquette

Pour de nombreuses raisons, légales, juridiques, économiques ou affectives, les étiquettes accolées aux produits de consommation courante deviennent de plus en plus

multilingues. Quelle démarche doit entreprendre le traducteur confronté à la traduction d'une étiquette et en quoi consistent les difficultés propres à ce type de traduction, notamment la traduction du nom générique du produit qui doit non seulement permettre son identification immédiate, mais souvent tenir compte de considérations esthétiques ou euphoniques ? Dans *Hieronymus*, 3/2005, Benjamin Heyden analyse et commente des cas concrets de traductions qu'il juge relativement correctes. Il soulève des questions sur le but de l'information fournie sur l'étiquette, la raison du nombre de langues dans lesquelles on l'a traduite (parfois neuf), la pertinence de traduire certaines mentions par un pictogramme plutôt que par une expression qui ne serait pas idiomatique. L'auteur révèle aussi comment les différences culturelles peuvent être mises à jour en peu de mots par une simple petite étiquette et sa traduction. Il conclut, provisoirement, en parlant de la valeur que peut représenter un tel corpus en tant que source d'inspiration et de plaisir.

Communication transculturelle

Encore dans le domaine publicitaire, dans le numéro 206 de *Traduire*,

Florence Herbulot signe un article sur la communication interculturelle en publicité, « Heurs et malheurs de la communication transculturelle, ou Quand la pub se tire une balle dans le pied ». Elle y fait remarquer le rôle de passeur que doit jouer le traducteur et les responsabilités qui en découlent.

Affinités

La philatélie, par le grand nombre de domaines qu'elle couvre, a une affinité certaine avec la traduction. C'est pourquoi les traducteurs pourront lire avec intérêt dans *Le philatéliste canadien*, organe officiel de la Société royale de philatélie du Canada, une série d'articles intitulés « Transcribing Sounds ». Dans le numéro de septembre/octobre 2005, Michael Madesker explique, par le biais du timbre-poste, comment Louis Braille a réussi à créer une écriture que l'on peut considérer à juste titre comme une forme de traduction. La même chronique, qui paraîtra encore dans les prochains numéros, s'était antérieurement intéressée à l'alphabet runique, utilisé au huitième et au onzième siècles par les Vikings, et dans un autre numéro, à l'alphabet judéo-arabe, créé vers le septième siècle. Site Internet de la société : www.rpsc.org

Gestion-conseil MD inc.

Transcription de dictée
(cassettes ou fichiers .doc)
sur les logiciels suivants :

Word • WordPerfect
Lotus Word Pro • PowerPoint
Freelance • Excel
Lotus 1-2-3 • HTML

Excellente maîtrise de
la langue française et solide
expérience des textes
du Bureau de la traduction.

Manon Durocher

Tél. (450) 652-4206 • Téléc. (450) 652-4424 • manon.durocher@videotron.ca

Le *Petit Larousse*, ce mal-aimé

Les anciennes amours méritent parfois qu'on y revienne. C'est ce que suggère François Gauthier à l'occasion de la deuxième Journée québécoise des dictionnaires : le Larousse a vraiment sa place sur votre table de travail !

Avouons-le candidement, et une brève enquête auprès de plusieurs confrères et consœurs l'a vite confirmé, depuis l'avènement d'Internet, très peu de traducteurs, du moins au Québec, daignent consulter le *Larousse*, qu'il soit *Petit* ou *Grand*. Et pourtant... le *Petit Larousse illustré* pourrait sûrement servir davantage aux spécialistes des professions langagières. C'est en effet l'une des conclusions que l'on tire de la présentation de François Wesemael, professeur de physique de l'Université de Montréal, à la deuxième Journée québécoise des dictionnaires, cette grand-messe dédiée cette fois à Pierre Larousse à laquelle nous avait conviés Monique C. Cormier en octobre dernier dans le magnifique temple du savoir qu'est la Grande Bibliothèque du Québec.

Avant Internet, le *Grand Larousse encyclopédique*, digne rejeton du *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, constituait pour la plupart des traducteurs l'un des premiers gisements de connaissances écrites

en français. Mais les choses ont changé !

En comparant le *Nouveau Petit Larousse illustré* 1955 avec le *Petit Larousse illustré* 2005, M. Wesemael encourage implicitement les traducteurs à recommencer à fréquenter leur *Petit Larousse*, question de mieux saisir les notions véhiculées par les mots, particulièrement ceux des domaines scientifiques. C'est en mettant en parallèle les traitements réservés aux articles « brownien », « photoélectrique », « relativité », « fluorescence » et « morte-eau » qu'il retrace l'évolution sur 50 ans des définitions de ce dictionnaire à visée encyclopédique, faisant ressortir qu'en 2005 elles rendent compte d'une polysémie accrue et se révèlent plus exactes sur le plan scientifique, tout en étant parfois plus concises qu'en 1955.

M. Wesemael signale aussi la disparition de certains mots et l'apparition de nouveaux. Ainsi, en notant que les entrées ayant pour préfixe « micro- » se font moins

nombreuses au profit de celles qui commencent par « nano- », il émet l'hypothèse que, si la tendance se maintient, ce seront les articles formés du préfixe « pico- » qui auront peut-être la cote dans 50 ans.

Il note au passage que les événements anecdotiques illustratifs de principes comme ceux d'Archimède (le savant dans son bain) et de Newton (la chute de la pomme) ont disparu dans la partie Noms propres du *Larousse* et déplore que, si tous les prix Nobel de littérature sont listés, il n'en est pas de même des prix Nobel de chimie et de physique. Enfin, il fait remarquer que les illustrations sont aujourd'hui plus nombreuses et plus pertinentes bien que pas toujours à jour comme celle de l'article « télescope ».

François Wesemael conclut en affirmant que les deux éditions du *Petit Larousse illustré* qu'il a comparées « sont bien deux ouvrages d'envergure encyclopédique. Individuellement, ils sont tous deux un reflet fidèle de leur époque¹ ». Les traducteurs qui négligent leur *Larousse*

en prennent bonne note.

Mais permettons-nous de rêver qu'à l'heure où l'accès par Internet prend de plus en plus de place dans toutes les disciplines, un jour, on ait aux Éditions Larousse la vision d'offrir, à tous les francophones du monde, un accès direct à l'ensemble des connaissances encyclopédiques amassées par cette maison. Imaginons un *Grand Larousse du XXI^e siècle* extrêmement facile à consulter renfermant les articles actuels de tous les dictionnaires Larousse, grands ou petits, de même que tous ceux qui ont été retirés des versions papier ou non retenus, faute d'espace. Toute la francophonie disposerait alors d'une banque du savoir mondial constamment mise à jour et rédigée dans une langue inspirante et de haute tenue. Le grand rêve !

François Gauthier, trad. a.

1. WESEMAEL, François et Roland WESEMAEL. « 1955-2005 : 50 ans de science reflétés dans le *Petit Larousse illustré* », dans *Les dictionnaires Larousse, genèse et évolution*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2005.

L'œuvre de Pierre Larousse

CORMIER, Monique C. et Aline FRANCOEUR (dir.) : *Les dictionnaires Larousse : Genèse et évolution*, collection paramètres, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005, 330 p.

Remis en main propre à tous les congressistes, ce qui est plutôt exceptionnel dans la publication d'actes de colloque, cet ouvrage réunit la presque totalité des textes présentés dans le cadre de la deuxième Journée québécoise des dictionnaires. L'événement, qui se tenait le 6 octobre 2005 à la Grande Bibliothèque du Québec, portait sur Pierre Larousse et sur son œuvre dictionnaire. La première partie, soit le volet socio-historique

de l'ouvrage, si l'on peut dire, s'ouvre sur deux articles de Jean Pruvost, présentant un portrait biographique de Pierre Larousse, instituteur, homme d'affaires et auteur-éditeur, puis une mise en contexte et présentation de la filiation de son œuvre lexicographique. On y trouve également un article de Henri Mitterand sur l'originalité du *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse de 1866, basé sur l'analyse de trois entrées révélatrices : « Terreur » (avec la majuscule), « ouvrier » et « sublime », et un article de Monica Barsi sur la part de l'instituteur Pierre Larousse et de sa méthode

d'enseignement dans la conception de son dictionnaire.

La deuxième partie, axée sur le *Petit Larousse*, nous propose tout d'abord, sous la plume de Chantal Lambrechts, une présentation de la conception éditoriale des dictionnaires pédagogiques, auxquels appartient le *Petit Larousse*. Signalons ensuite l'intéressante contribution de Johanne Lamoureux sur le rôle sémiotique des illustrations au fil des éditions du *Petit Larousse*, l'article concluant de François Wesemael et Roland Wesemael sur la présence de la science dans le *Petit Larousse* entre 1955 et 2005, et celui d'Yves Garnier sur les francophonismes

dans le *Petit Larousse*. Suivent deux textes, de Jean-Claude Boulanger d'abord, puis de Marie Brisebois et Chantal Robinson, sur des thèmes qui n'ont pas fait l'objet d'une communication au colloque. Dans le premier cas, il s'agit d'un article qui traite de l'épopée du *Petit Larousse* dans la société québécoise entre 1906 et 2005, soit de différents efforts d'adaptation éditoriaux de l'entreprise ayant sans aucun doute favorisé sa popularité et, dans le deuxième cas, les auteurs nous présentent des éléments de bibliographie sur Pierre Larousse, sur son œuvre et sur les dictionnaires Larousse.

Éric Poirier, trad. a.

Une aide précieuse à la communication

Dictionnaire LSQ-Français pour l'enfant et sa famille, Clarence Creek, Regroupement des parents et amis des enfants sourds et malentendants franco-ontariens, 2005, 397 p.

Le groupe RESO (Regroupement des parents et amis des enfants sourds et malentendants franco-ontariens) a fait paraître le *Dictionnaire LSQ-français pour l'enfant et sa famille*, ouvrage qui traite de la langue des signes du Québec, langue principale de la communauté sourde au Québec et en Ontario francophone. La dernière publication sur la LSQ date de 1985¹. Ce premier dictionnaire contenait un peu plus de 1700 signes, groupés par thèmes et représentés par des photographies noir et blanc mettant bien en évidence les mains et le visage du locuteur. Cet ouvrage est toujours utilisé dans les cours de LSQ offerts dans les deux provinces.

Pour sa part, le groupe RESO, qui œuvre depuis plusieurs années après des parents d'enfants sourds, cherchait à soutenir ces familles, notamment en leur offrant la vision et l'expérience d'autres parents ayant vécu la même situation. RESO a longtemps organisé des cours de signes pour les parents et a mis sur pied le programme « J'apprends avec les yeux », qui fournissait aux familles des trousseaux de jouets et de livres thématiques, ainsi que le soutien d'un intervenant pour guider les parents dans l'utilisation de ce matériel. Avec les années, RESO a ainsi accumulé une grande quantité de données sur les besoins en matière de vocabulaire tant chez les jeunes enfants que dans leur famille. Ne trouvant pas dans les ouvrages existants les signes nécessaires pour soutenir la communication avec le jeune enfant sourd, l'organisme a décidé de créer un dictionnaire LSQ-français.

Le *Dictionnaire LSQ-français pour l'enfant et sa famille* contient plus de 1900 signes. Chaque entrée comporte quatre éléments :

- le signe photographié en une ou plusieurs des principales phases du mouvement ;

- une image de l'objet représenté ;
- le mot écrit en français ;
- une ou des photographies des configurations manuelles qui composent le signe.

Ce dernier élément a été inclus dans le dictionnaire à cause de l'importance sur le plan linguistique de la configuration manuelle comme trait distinctif du signe sur le plan phonologique. En effet, tout comme les mots oraux peuvent se distinguer entre eux par les sons qui les

Toutefois, certains utilisateurs du dictionnaire auront peut-être de la difficulté à comprendre ce système de flèches.

Voir les signes de face et de profil

Un des avantages de ce dictionnaire : il comprend un CD qui permet — à l'aide du logiciel MediaPlayer ou d'un autre logiciel du même type — de visionner chacun des

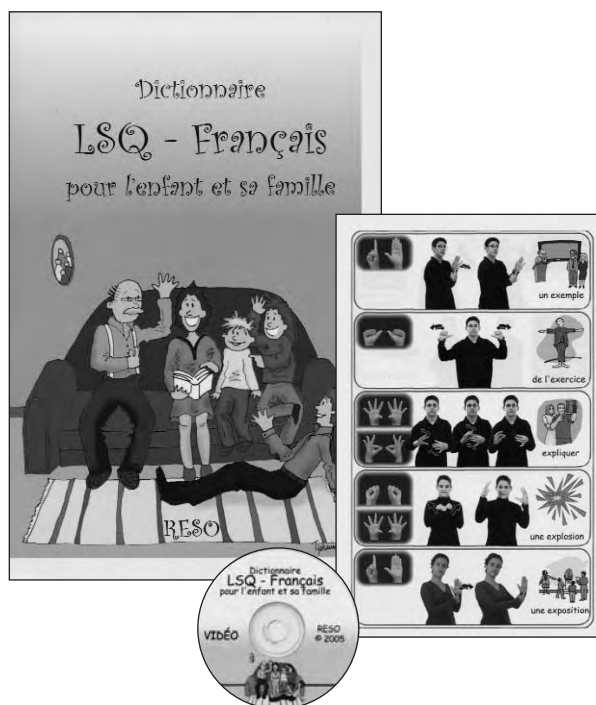
affirmer que la publication de ce dictionnaire répond à un réel besoin. Jusqu'à maintenant, nous n'avions accès à aucun outil aussi complet et de si bonne qualité. Aucun ouvrage n'offrait des choix lexicaux répondant aussi bien aux besoins des familles et des enfants.

La réponse des familles est en général très favorable. Les enfants sont fascinés par les images très colorées et la présence des jeunes adultes signeurs dans chacune des photos. Les critiques entendues à ce jour ont surtout trait à la difficulté à comprendre comment effectuer certains signes à partir de l'image seulement, mais cette difficulté peut être atténuée en visionnant le CD.

Le dictionnaire n'a cependant pas encore passé, au sein de l'ensemble de la communauté sourde, le test de la justesse des signes choisis. En effet, comme la LSQ n'est pas une langue écrite, elle n'a pas subi au cours des années l'effet de cristallisation qu'ont connu les langues pour lesquelles on possède des ouvrages imprimés depuis plusieurs siècles. La forme de la LSQ varie donc beaucoup plus que celle du français, que ce soit d'une région à l'autre, d'un groupe à l'autre ou d'un dialecte à l'autre. Certains argueront que quelques concepts ne sont pas représentés par les bons signes. C'est l'avenir qui nous dira si le dictionnaire de RESO fera consensus dans la communauté sourde, s'il permettra de mieux fixer la forme de la langue ou bien si, au contraire, il devra faire l'objet de révisions.

Néanmoins, dans l'état actuel des choses, le *Dictionnaire LSQ-français pour l'enfant et sa famille* est l'outil complémentaire idéal pour la famille qui doit apprendre la langue des signes pour communiquer avec son enfant. Il constitue par ailleurs un ajout fort intéressant au matériel qui soutient le plan d'intervention et de traitement orthophonique adopté pour les enfants. ☺

1. BOURCIER, Paul et Julie Éline Roy, *La langue des signes LSQ*.



composent, les signes se distinguent entre eux par les diverses configurations manuelles utilisées. L'analyse linguistique moderne de la LSQ a permis de mieux connaître la façon dont ces configurations sont utilisées et combinées, et dont elles forment les signes, tout comme les sons qu'on met en séquence forment les syllabes et les mots. Dans le dictionnaire, les signes sont classés par ordre alphabétique et des flèches ont été ajoutées sur les photographies de signes pour tenter de représenter les mouvements.

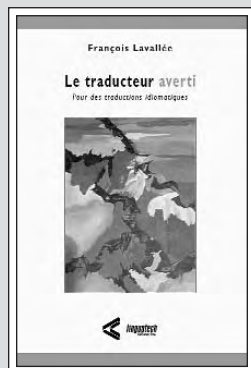
signes émis par un locuteur sourd, que l'on voit de face et de profil simultanément. Cet ajout permet de bien visualiser chaque signe, de voir comment l'espace devant le signeur est utilisé, et de comprendre l'orientation des mains et les mouvements. L'utilisateur pourra donc aisément reproduire lui-même cette unité tridimensionnelle qu'est le signe.

En tant qu'orthophoniste travaillant auprès d'enfants sourds mais aussi auprès d'autres enfants non verbaux devant recourir aux signes pour communiquer, je peux

AnneMarie Taravella

Canada-Québec

LAVALLÉE, François, *Le traducteur averti. Pour des traductions idiomatiques*, Brossard, Linguatex, 2005, 200 p. ISBN 2-920342487



Dans ce livre à mi-chemin entre le guide de traduction et le dictionnaire de difficultés, l'auteur fait la « chasse aux tours idiomatiques » et attire notre attention sur les pièges méconnus posés par la traduction de certains termes, tout en faisant le point sur ce qu'il appelle les « accès de surcorrection motivés par de vieux fantômes datant souvent des études universitaires ». L'ouvrage contient plus de 70 articles offrant des pistes inédites pour la traduction de termes courants, tels que *commitment*, *update*, *draft*, *include*, *governance*, *summary* et plusieurs autres, et proposant une réflexion originale sur des sujets comme la traduction des slogans et des titres, l'ordre des mots dans la phrase et même la possibilité de « traduire » des majuscules par des guillemets.

ACERENZA, Gerardo (dir.), *Dictionnaires français et littératures québécoise et canadienne-française*, Ottawa, Les Éditions David, coll. « Voix savantes », 2005, 276 p. ISBN 2-89597-050-5

Au Québec et au Canada français, où les langues d'écriture rivalisent avec la norme, l'interaction entre la littérature et les dictionnaires n'a pas souvent été étudiée. Que se passe-t-il lorsque le Robert ou le Larousse deviennent des « arguments narratifs », lorsqu'ils sont thématiques ? À travers la lecture de Michel Tremblay, Francine Noël, Hubert Aquin, France Daigle, Michel Ouellette et d'autres écrivains, cet ouvrage analyse le rôle que les dictionnaires jouent dans la fiction d'ici et la place que celle-ci occupe dans les dictionnaires français. À ces réflexions s'ajoutent des témoignages d'écrivains québécois sur leur pratique dictionnaire.

GUILLON, Noëlle et Hélène CAJOLET-LAGANIÈRE, *Le français au bureau*, 6^e édition, Office québécois de la langue française, 2005, 760 p. ISBN 2-551-19684-1.



L'ouvrage de référence indispensable à toute personne soucieuse de sa langue est de retour dans une nouvelle édition. Son contenu a été actualisé et augmenté de 260 pages. Parmi les nouveautés, un répertoire alphabétique de difficultés liées à l'emploi de la majuscule. Que ce soit au travail ou à la maison, ce guide linguistique vous conseille avec clarté et précision.

Droit

HOUBERT, Frédéric, *Guide pratique de la traduction juridique (anglais-français)*, Paris, La Maison du dictionnaire, 288 p. ISBN 2-85608186X

Le *Guide pratique de la traduction juridique (anglais-français)* est en même temps un ouvrage d'apprentissage et un guide de perfectionnement. Il contient un index reprenant les termes juridiques abordés dans les traductions annotées, un glossaire des notions linguistiques évoquées dans l'ouvrage ainsi qu'une bibliographie détaillée, assortie d'une sélection de sites Web.

Langue française

REY, Alain (dir.), *Dictionnaire culturel en langue française*, Paris, Le Robert, 2005. ISBN 2-850363022



Cet ouvrage révèle ce qui se cache derrière chaque mot : un vaste réseau historique et culturel. À partir du français, il offre ainsi un regard nouveau sur les cultures du monde. De notions abstraites aux réalités concrètes, 1320 « encadrés » traitent de multiples thématiques. Quatre volumes présentés dans un coffret ; 2400 pages par volume, soit 9600 pages ; 65000 entrées ; 1320 articles de synthèse ; plus de 80000 citations littéraires.

LOUIS, Patrice, *Du bruit dans Landerneau : dictionnaire des noms propres du parler commun*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Arléa, 2005, 380 p. ISBN 2-86959-685-5

Entre guide et dictionnaire, ce livre comportant une bibliographie décrypte les tournures, locutions et formules qui font appel à un nom propre. Patrice Louis nous livre l'origine et les premières occurrences de ces expressions. L'édition au format de poche présentée ici est enrichie de cent « entrées » nouvelles. De talon d'Achille à Zorro en passant par complexe d'Œdipe et pierre de Rosette.

Langues étrangères

Dictionnaire de poche espagnol-français, français-espagnol : l'espagnol contemporain à portée de main – Diccionario pocket español-francés, francés-español (collectif), 2^e édition, Paris, Larousse, 2005, 366 p. ISBN 2-03-540254-9



Cet ouvrage intègre le vocabulaire le plus actuel dans différents domaines (Internet, économie, écologie, société) et propose également dans un grand nombre d'entrées les traductions en espagnol d'Amérique latine. Des indications de sens simples facilitent l'accès à l'information, les mots sont mis en contexte pour permettre des traductions précises et fiables.

Sciences et techniques

CORNISH-BOWDEN Athel, JAMIN Marc et Valdur SAKS, *Cinétique enzymatique*, Les Ulis, EDP Science, coll. « Grenoble sciences », 2005, 462 p. ISBN 2-86883-742-5

La cinétique enzymatique est un élément indispensable des études biochimiques et des biotechnologies. Cet ouvrage hautement spécialisé présente les principes de base (cinétique, thermodynamique des enzymes) des phénomènes d'inhibition et d'activation, de la régulation allostérique et de la coopérativité. Il aborde les systèmes enzymatiques, le contrôle métabolique et analyse diverses applications pratiques. Adapté d'un ouvrage anglais pour le public français.

VERNIER, Jacques, *Les énergies renouvelables*, 3^e édition mise à jour, Paris, PUF, « Que sais-je ? » (n° 3240), 2005, 127 p. ISBN 2-13-054449-5



Les énergies renouvelables regroupent les énergies fournies par le soleil, le vent, les chutes d'eau, la croissance des végétaux, les marées et la chaleur de la Terre. Cet ouvrage propose un tableau précis des diverses sources d'énergies renouvelables actuelles, explique les modalités de leur production, présente les lieux où elles sont utilisées et la quantité d'énergie qu'elles fournissent aujourd'hui.

Traductologie

GOUADEC, Daniel, *Traduction-localisation : technologies et formation*, Paris, La Maison du dictionnaire, coll. « Langues et métiers – Métiers des langues », 2005, 221 p. ISBN 2-856081908



Les présents actes sont le reflet des interventions proposées dans le cadre du colloque international organisé à l'université de Rennes 2 en 2004. Recueil œuvrant en faveur de la formation et de l'information dans les domaines complémentaires de la traduction, de la terminologie, de la documentation et de la rédaction, compte tenu de l'évolution des technologies.

Sites Web

ELIAS, Jean, *Internet pour les journalistes*, à consulter en ligne : www.cyberjournalisme.net/index.html

Le site Web de ce journaliste formateur se définit comme un « site d'orientation à l'intention des journalistes français et francophones ». Il propose un grand nombre de ressources documentaires, médiatiques et pratiques relatives à l'actualité et à la presse ainsi que des liens vers des ressources linguistiques.

Parmi les liens recommandés, on peut citer Le Dico des couleurs, à consulter en ligne : <http://pourpre.com/chroma/> et un Glossaire des termes de la presse écrite, à consulter en ligne : www.clemi.org/formation/outils/glossaire_presse.html.

Remarque : De nombreux renseignements présentés dans cette rubrique sont tirés de *Livres Hebdo* et des sites Web des maisons d'édition.



Internet pour les journalistes
Guide pratique pour tous
Recherche, communication et veille. Voilà les axes du guide de Serge Courrier. Pas uniquement pour les journalistes... Lire la suite
Auteur de la Foix 2004
Vagabondage virtuel... Lire la suite

It means the same, more or less

by Grant Hamilton, Cert. Tr.

Some rather innocuous expressions can get translators into a surprising amount of trouble. One of these is the French expression *plus ou moins*, which looks much like the English expression *more or less*, but which is far from a perfect match.

Le Petit Robert defines *plus ou moins* as “à des degrés différents et dans une mesure variable selon les cas. Réussir *plus ou moins*, bien ou médiocrement, avec des résultats incertains.” Compare this to the primary meaning *Webster’s* gives for the expression *more or less*: “to a varying or undetermined extent or degree: somewhat or rather.”

While both definitions begin the same, the examples they provide by way of explanation differ. *Le Petit Robert’s* “bien ou médiocrement” is hardly the same as *Webster’s* “somewhat or rather.”

Webster’s also gives a second meaning for *more or less*: “with small variations: approximately, substantially.” Here again, how could *bien* or *médiocrement* equal *approximately* or *substantially*? We can only conclude that the two expressions have slightly different meanings.

The first meaning of plus ou moins in French

An analysis of *plus ou moins* in original French texts reveals that the expression is used in three different ways. One of these ways is neutral, i.e., it puts equal emphasis on *plus* and *moins* and simply means “sometimes more, sometimes less.”

Consider this example: “La précuisson est plus ou moins longue selon la taille des légumes racines.” The context suggests that precooking time is sometimes longer and

sometimes shorter, depending on the size of the root vegetables. In English, however, it would be impossible to say this using the expression *more or less*. The result would mean either “somewhat or rather long” (*Webster’s* first definition) or “approximately or substantially long” (*Webster’s* second definition). In neither case would the cooking time ever be shorter. To convey the idea contained in French, English must reword the sentence: “Precooking time **may vary** depending on the size of the root vegetables.”

Here’s a second, similar example: “La dépendance physique est un besoin physiologique créé par l’accoutumance du corps à l’action de la drogue, engendrant une difficulté à s’en passer et provoquant, en état de manque, des réactions physiques plus ou moins fortes.” Here again, the withdrawal symptoms vary from high to low, so saying “more or less strong” would obscure the meaning of the French. We could follow the previous example and simply end the sentence with “...provoking physical withdrawal symptoms that can vary,” but this seems truncated. A better solution would be to say, “...provoking physical withdrawal symptoms **of varying severity**.”

A third example: “La plupart des ouvriers ont été blessés, plus ou moins gravement.” Taking the first approach would give us “Most workers were injured, and the injuries varied,” a rather odd wording at best. The approach from our second example would lead to “Most workers were injured to a varying extent,” which doesn’t work either because the individual injuries did not vary. A better and simpler translation of this sentence would be, “Most workers were injured, some more seriously than others.”

The second meaning of plus ou moins in French

A second, very common meaning of *plus ou moins* is “rather less than more,” “barely,” or “not very,” in other words *mediocrely*. Let’s look at an example: “La précision des données peut faire toute la différence dans un processus de prise de décision tactique, mais les systèmes traditionnels permettent de soutenir ce processus avec plus ou moins d’efficacité.”

We can tell right away that the author is criticizing conventional systems. It is therefore impossible that the author means they do a “more or less efficient” job of supporting the process. The context here suggests a different translation altogether: “Data precision can make all the difference when it comes to tactical decision making, an area in which conventional systems **only go so far**.”

Here is another example of *plus ou moins* used with the emphasis on *moins*: “L’adoption du comportement de fumeur par le jeune est précédée d’une familiarisation « mentale » avec ce comportement, qu’il découvre étant enfant et perçoit graduellement, plus ou moins consciemment, comme « normal ».” It is unlikely that the author means “sometimes more consciously, sometimes less consciously” for a phenomenon perceived gradually by children as they grow older. This leads us to a simple solution in English: “Before they start to smoke, youth first become mentally accustomed to the habit, which they discover in childhood, then gradually and **rather subconsciously** come to consider ‘normal’.”

The third meaning of plus ou moins in French

To complicate matters a bit more, *plus ou moins* sometimes has a meaning very similar to that of *more or less* in English. Consider this example: “À travers l’histoire de la communauté, le costume des religieuses a subi des transformations plus ou moins importantes.” Here again, the context informs us of the author’s true meaning. We can assume that the nun’s habit has changed a lot over the years (des transformations plus importantes), not a little (des transformations moins importantes), because the author goes on to explain all the many changes. We can thus translate, “Throughout the history of the community, the nun’s habit has undergone some **rather major transformations**.”

This same emphasis on *plus* is apparent in the following example: “Comme la publicité en faveur des produits du tabac a été plus ou moins limitée dans nombre de pays, l’industrie du tabac a rapidement réorienté sa stratégie de promotion.” Had the emphasis been on *moins*, the tobacco industry would not have had to redirect its promotional strategy. This suggests the following translation: “When advertising to promote tobacco products was **virtually banned** in many countries, the tobacco industry quickly redirected its promotional strategy.”

The moral of the story? It is simply not possible to blindly substitute *more or less* for every *plus ou moins* you encounter in a French text, or vice versa. You must first decide which of the three possible meanings *plus ou moins* conveys, then formulate your English sentence accordingly. If you make this a habit, everything will come out more or less fine! ☺

Chantre de l'identité hébraïque laïque

Par Cyril Aslanov

Saul Tchernichovsky (1875-1943) est l'un des plus grands noms de la poésie hébraïque moderne, le deuxième en dignité après le poète national israélien Hayyim Nahman Bialik. Il naît en Crimée dans une famille juive russophone. À cette époque, la plupart des Juifs de Russie sont yiddishophones et connaissent rarement le russe. Ayant appris le russe au berceau, Tchernichovsky n'a pas à faire l'effort d'acquérir cette langue dont la connaissance permet alors l'accès à la culture européenne non juive. Par ailleurs, la famille du poète baigne dans l'atmosphère cultivée de la Haskalah russe, ce mouvement juif laïque qui cherche à promouvoir la traduction d'œuvres profanes en hébreu et la création d'œuvres originales dans cette langue. Dans ce milieu juif émancipé, l'attachement à la langue hébraïque remplace la tradition piétiste ashkénaze. Moyennant quoi, l'instrument linguistique constitué par l'hébreu de la Haskalah s'ouvre à de nouveaux contenus, souvent empruntés aux cultures européennes non juives.

Dès 1898, Tchernichovsky publie à Varsovie un recueil de poèmes hébreux intitulés *Heziyonot u-manginot* (« Visions et mélodies ») qui révolutionne l'esthétique poétique en vogue à l'époque. Non seulement il rompt avec le ton sentimental de la poésie néo-hébraïque russe, mais il annonce les grandes tendances de son œuvre ultérieure : la fascination pour la nature méditerranéenne qui lui a été insufflée par son enfance sur les bords cléments de la mer d'Azov et de la mer Noire, cette riviéra de l'Empire russe ; un goût marqué pour la provocation iconoclaste ; et, surtout, la volonté de propulser les lettres hébraïques à la dignité d'un classicisme rénové aux sources de l'inspiration hellénique, au mépris

des sentiments de méfiance que la culture juive ressent traditionnellement vis-à-vis du paganisme grec.

Une formation de haut niveau

Parallèlement à ses débuts en littérature, Tchernichovsky acquiert une formation de haut niveau. Après avoir obtenu un diplôme de négociant, il change d'orientation et se destine à la médecine. Le *numerus clausus* qui limite l'entrée des Juifs dans les universités russes le contraint à étudier à l'université de Heidelberg. Durant la Première Guerre mondiale, le jeune docteur est même recruté comme médecin militaire dans l'armée impériale russe. Après la guerre civile, Tchernichovsky passe quelques années en Allemagne, comme beaucoup d'intellectuels juifs russes de l'époque. Puis il quitte l'Europe pour s'installer en Palestine en 1931.

Dans le contexte de la population juive de la Palestine britannique, Tchernichovsky apparaît comme un véritable passeur culturel. Même s'il a choisi l'hébreu comme langue poétique, son esprit est nourri aux sources de la culture russe et de la *Bildung* allemande. De plus, il est fasciné par l'héritage grec antique. Comme beaucoup de poètes hébreux de son temps, Tchernichovsky compose à la fois des œuvres originales et des métatraductions de poèmes étrangers dans la meilleure tradition de l'école russe. On lui doit notamment une version hébraïque de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* où, en fin connaisseur de la langue grecque, il s'efforce d'imiter les rythmes de l'hexamètre dactylique. Mais comme il arrive souvent avec les métatraducteurs, Tchernichovsky ignore parfois la langue de l'original qu'il transpose. S'il est parfaitement à l'aise en russe, en allemand, en anglais, en français, en latin



et en grec ancien, il ne connaît assurément pas le finnois du *Kalevala* dont il donne pourtant une élégante traduction poétique. Cette prouesse lui vaut même de recevoir en 1935 la distinction finlandaise de commandant de l'Ordre de la Rose blanche.

L'amour de la Grèce antique

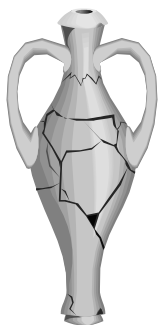
Tchernichovsky est tellement habitué par l'amour de la Grèce antique qu'il entreprend de rechercher dans la civilisation hébraïque un équivalent du paganisme hellénique. Il le trouve dans le substrat cananéen de l'Israël antique. Cet engouement pour les idoles de l'Orient sémitique inspire au poète des vers où vibre un amour paradoxal pour une religion que les prophètes de la Bible ont vilipendée avec tant de force. Dès 1899, Tchernichovsky compose un poème intitulé « Devant la statue d'Apollon », où il exprime en termes presque nietzschéens son regret d'avoir été assujéti à la loi morale du monothéisme juif. En 1909, il écrit un hymne à Astarté et à Bel

(forme babylonienne de Baal), deux divinités orientales que les Anciens avaient identifiées à Aphrodite et à Zeus.

Il va sans dire que ces oraisons païennes ne sont pas à prendre au sérieux. Il s'agit avant tout d'un phénomène de dandysme culturel qui consiste à exprimer de façon positive le rejet de la tradition religieuse juive. Au lieu d'écrire des vers acerbes contre les croyances de son enfance, Tchernichovsky préfère magnifier des idoles que le monothéisme hébreu avait vouées à tout jamais aux gémonies. Moyennant cette exhumation d'une très vieille strate ensevelie sous le limon des siècles, le poète chante en filigrane sa propre transformation de Juif diasporique en Hébreu d'avant la révélation du Mont Sinaï, plus proche de la beauté japhétique que de l'esprit prophétique.

Le dialogue que Tchernichovsky entreprend sur le mode poétique avec des divinités auxquelles il ne croit certes pas est du reste favorisé par de généreuses et fréquentes libations en l'honneur de Dionysos.

Les mauvaises langues racontent qu'à l'époque où Tchernichovsky assumait les fonctions de correcteur de nuit au journal *Davar*, il arrivait complètement ivre dans les locaux de la rédaction. Mais cela n'enlève évidemment rien à la génialité de ce poète capable de faire parler les héros d'Homère en hébreu et de rendre la parole aux dieux censurés du Panthéon sémitique ancien. À la fin de sa vie, le poète atténue ses prises de position en faveur du paganisme d'avant la révélation sinaïtique, comme on le voit dans un poème composé en 1939 sur l'ânesse blanche destinée un jour à être montée par le Messie. Manifestement, le poète vieillissant renoue nostalgiquement avec les légendes juives qui ont bercé son enfance.



Aujourd'hui, Tchernichovsky est toujours considéré comme l'un des plus grands poètes du Parnasse néo-hébreu. L'une des raisons de son succès tient à ce que l'engouement du poète pour les dieux de Canaan transposait sur le mode poétique une identité encore très vivante dans l'Israël d'aujourd'hui. De fait, un très grand nombre de sabras se sentent infiniment plus liés à l'identité hébraïque laïque, axée sur la terre et la nature, qu'à l'héritage spirituel du judaïsme diasporique. Le paradoxe tient à ce que ce ressourcement aux strates les plus anciennes de l'identité hébraïque s'accompagne chez Tchernichovsky d'un attachement profond à l'égard des poétiques européennes qu'il imita de façon créative dans son œuvre originale et dans ses métatructions. Aujourd'hui un prestigieux prix israélien de traduction littéraire porte le nom de Tchernichovsky.

Par France Chartrand

L'Organisation de l'aviation civile internationale (OACI) travaille en six langues, soit l'anglais, l'arabe, le chinois, l'espagnol, le français et le russe. Ses publications sont presque toutes traduites et distribuées simultanément dans ces langues. Il en va de même pour toute la documentation de travail destinée à ses organes permanents, tels que le Conseil, la Commission de navigation aérienne, le Comité du transport aérien et le Comité juridique.

La Sous-direction des services linguistiques et des publications, qui assure la prestation et la coordination des services linguistiques, compte plus d'une centaine d'employés permanents, dont une soixantaine de traducteurs, une quinzaine d'interprètes, deux terminologues et une trentaine d'employés spécialisés dans le domaine de l'édition. L'activité terminologique remonte presque à la création de l'Organisation et joue son rôle de soutien au sein de la Sous-direction par l'entremise de la Section de la terminologie, des références et de la documentation.

L'utilisation d'outils informatiques est généralement répandue dans les méthodes de travail des terminologues et des traducteurs. Pour les terminologues, l'informatique doit répondre simultanément aux impératifs du service de recherche ponctuelle, à ceux de la publication de glossaires comme le *Vocabulaire de l'aviation civile internationale* et à l'alimentation du système de terminologie.

Un seul outil : ICAO-Term

ICAO-Term est le système de terminologie créé à l'automne 2002 pour gérer la terminologie technique amassée à l'OACI depuis plus de 50 ans et pour offrir une meilleure

diffusion des termes de l'aviation civile au personnel de la Sous-direction.

À l'heure actuelle, seuls le personnel de la Sous-direction des services linguistiques et des publications et les membres du Secrétariat ont accès à ICAO-Term. L'Administration de l'OACI envisage une distribution plus étendue bientôt. On accède aux différents menus et pages du système par le navigateur Internet Explorer. Le système est entièrement polyglotte. Ainsi, les pages de présentation, les formulaires, les messages d'erreur, les libellés des menus s'obtiennent au choix dans l'une ou l'autre des six langues de travail. L'utilisateur choisit sa langue à partir du menu d'interface.

Traitements et fonctionnalités informatiques

Les traitements sont l'ajout, la mise à jour, la suppression et la recherche de l'information effectués dynamiquement dans toutes les tables du système à partir de l'interface Web. Les fonctionnalités de première ligne consistent en une quinzaine d'éléments ou choix offerts, dans un même écran, aux terminologues ou encore à d'autres intervenants disposant de profils réservés pour les opérations de

mise à jour du système. Le reste du personnel langagier et celui du Secrétariat utilisent un menu moins complet. D'autres fonctionnalités existent pour l'administration technique du système.

Les terminologues accèdent à leur menu par mot de passe et travaillent à partir des choix suivants : langue d'interface ; champs communs ; entrées terminologiques ; recherche de termes ; recherche complexe par titres de références, de projets ou de sujets ; création de glossaires ; gestion des utilisateurs et traduction en ligne des libellés ou étiquettes des différents menus.

À chaque choix correspond un traitement de base dans la base de données (mise à jour, ajout ou suppression d'information) qui interagit avec les champs du formulaire de la fiche terminologique par l'entremise du serveur Web. Ces champs sont intitulés : terme principal (obligatoirement rempli), définition officielle (une seule à être approuvée par le Conseil de l'OACI), archives (utile pour le stockage des définitions officielles désuètes), modification (pour prévenir une future modification à une définition officielle), description (pour inscrire un contexte ou une définition soit de l'OACI ou d'une autre source), note TRD (réservé aux notes inscrites par les



terminologies), observations, références (codes de source de l'OACI ou d'autres organismes) et liens analogiques (pour créer un champ conceptuel autour de plusieurs fiches de domaines apparentés). Tous ces champs sont répétés pareillement dans le formulaire de saisie du ou des synonymes. Les abréviations ont aussi leur propre formulaire, mais celui-ci ne possède que quelques champs.

De plus, une fiche terminologique a un en-tête, intitulé « champs communs », ce titre faisant référence au projet, au sujet, à la catégorie, au statut, aux dates de modification et à la date d'établissement. Les types de catégories sont « Ancienne définition officielle », « Aucune », « Désuète », « Recommandée », « Organisme affilié », « Normalisée ». Les titres de projets sont donnés arbitrairement suivant les travaux de longue haleine qu'entreprennent les terminologies. Les sujets sont les

vedettes-matières utilisées par la bibliothèque centrale de l'OACI. Le statut d'une fiche peut être « Public », « Non-TRD » et « Restricted ». Enfin, des champs sont prévus pour l'enregistrement automatique des dates et des noms des responsables des mises à jour du système.

La recherche de terme se fait à partir d'une langue de travail et elle est proposée en trois modes : le terme exact, tous les mots en ordre et tous les mots sans ordre précis. Il est également possible de rechercher le titre d'une référence ou de faire des requêtes plus précises par titres de projets ou de sujets.

L'envoi par courriel de fiches complètes avec choix d'affichage des langues est direct et se fait à même le système. Le système permet une rétroaction entre utilisateurs et terminologies à l'aide d'un bouton « Commentaires » affiché sur les fiches en cours de consultation.

D'autres fonctionnalités existent pour les statistiques et l'administration technique.

Structure et affichage multilingue d'ICAO-Term

Dans sa structure, la base de données compte plus de 25 tables déclinées dans chacune des six langues pour un total de 150 tables interreliées dans toutes les langues de travail de l'OACI. Tous les textes affichés à l'écran sont en format HTML, qui offre souplesse et facilité pour les opérations de traitements de textes et l'échange d'information. Le copier-coller s'exécute facilement à même les écrans du système vers n'importe quel logiciel (de traitement de textes ou autres). Les documents de référence, qui sont indexés aux fiches de terminologie, s'ouvrent à partir d'hyperliens. En mode « Recherche de termes »,

ICAO-Term fonctionne indifféremment avec clavier traditionnel (alphabet latin), cyrillique, arabe ou chinois (idéogramme).

L'avenir d'ICAO-Term

Il se tourne vers les outils de dépouillement automatique multilingues et vers les méthodes pour les intégrer aux tâches des terminologies. ICAO-Term a ses lettres de noblesse à l'OACI. Il reste cependant ouvert au changement et à l'amélioration répondant aux demandes du personnel langagier et du Secrétariat de l'OACI. Il est aussi ouvert au développement poursuivi par les autres organisations internationales du système des Nations Unies et par celles qui n'en font pas partie. On doit pouvoir échanger l'information terminologique en continu, en traduisant les langages informatiques aussi bien que les langages humains. C'est peut-être ce qui reste de plus difficile à faire! ☺

NE RESTEZ PAS hors circuit



Circuit

Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec
2021, avenue Union, bureau 1108
Montréal (Québec) H3A 2S9
Télécopieur : (514) 845-9903

Veillez m'abonner à *Circuit*, le magazine d'information des langagiers

(un an, 4 numéros : 35 \$ toutes taxes comprises, extérieur du Canada : 40 \$)
Chèque ou mandat à l'ordre de « *Circuit* OTTIAQ »

nom _____

adresse _____

code postal _____

signature _____

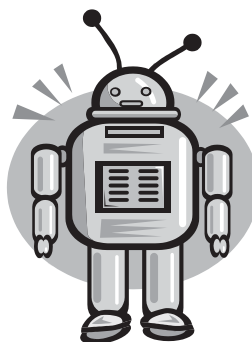
date _____

Le ventriloque électronique

En collaboration avec l'université Carnegie Mellon de Pittsburgh, un groupe de chercheurs de l'université de Karlsruhe travaille à la conception d'un ordinateur qui assure l'interprétation simultanée du discours prononcé par un orateur ou un présentateur de nouvelles.

Une nouvelle discipline : l'électro-laryngo-gramme

Bardé d'électrodes apposées sur les joues et la gorge, le cobaye humain commence à bouger les lèvres : mais aucun son ne sort de sa



bouche. Un microphone, à la voix nasillarde et hachée, a pris le relais : « Bonjour, je me présente : je suis le ventriloque électronique et je détecte les mots que forme mon assistant en lisant littéralement sur ses lèvres. » Des électrodes fixées au niveau des cordes vocales enregistrent les signaux électriques émis par les muscles qui entrent en action pour créer des sons. Le prototype en est à ses débuts : il déchiffre difficilement une trentaine de mots, à condition que notre orateur muet articule parfaitement et n'interrompe pas son « discours » d'interjections ou d'onomatopées, l'exercice étant de surcroît exécuté dans une atmosphère de laboratoire aseptisée de tout bruit environnant. Par contre, le logiciel de traduction, mis

au point à l'institut Interact de Karlsruhe, qui transpose en sous-titres un texte lu en mode normal est plus avancé. Le programme est en mesure de traduire en anglais (apparaissant en sous-titres) les nouvelles télévisées lues en chinois.

Des systèmes de reconnaissance vocale perfectionnés existent déjà : réponders automatiques et dictaphones font partie de notre quotidien. Le programme Dragon Naturally Speaking, de la société Nuance dominant le marché dans le domaine de la reconnaissance de la voix, assure pouvoir reconnaître un texte avec un taux de 99 mots sur 100, un résultat qui n'est possible que dans un environnement parfait, sans interférences sonores et à la condition que l'orateur soit toujours à la même distance du microphone, ce qui est loin d'être le cas au Parlement européen ou à l'Assemblée des Nations Unies. Dans d'autres domaines, les systèmes de traduction électronique sont plus avancés. Il existe déjà à l'état de prototype des dispositifs d'assistance linguistique pour les services sanitaires œuvrant dans le cadre de l'aide humanitaire qui sont programmés pour « traduire » à partir d'un corpus lexical restreint (Où avez-vous mal ? Vous devez passer une radiographie, etc.). Jusqu'à présent, la traduction automatique se limitait à des domaines bien spécialisés, la plupart des programmes achoppant

sur l'homonymie et l'aspect métaphorique du discours. Microsoft offre l'accès à un service d'aide en ligne en cinq langues pour les problèmes de logiciels les plus courants, service qui s'appuie sur une banque de données de 200 000 documents au vocabulaire bien défini.

Une nouvelle approche : la traduction par comparaison statistique

De plus en plus, les chercheurs délaissent la méthode traditionnelle qui consiste à faire apprendre à l'ordinateur les règles grammaticales avec leurs exceptions qui constituent une langue. Dorénavant, ils puisent directement dans le corpus disponible dans Internet : une multitude de documents de l'Union européenne ou des Nations Unies existent déjà en plusieurs langues. Il ne reste plus qu'à élaborer un concordancier perfectionné. Le logiciel n'a plus à se préoccuper de règles grammaticales et du sens des mots.

Tout a commencé avec l'informaticien Franz Josef Och, pionnier de la traduction par comparaison statistique. Il y a deux ans, dans le cadre d'un concours organisé par les services de la défense américaine, son logiciel s'est démarqué de ceux des concurrents en traduisant de l'hindi en anglais. Travaillant maintenant pour le compte de la société Google, Franz Och peut peaufiner sa

méthode. Disposant de 16 milliards de mots anglais enregistrés dans la banque de données du célèbre fournisseur, il peut inculquer à son logiciel d'innombrables tournures de phrases et toutes leurs subtilités afin d'obtenir la traduction la plus fidèle possible.

Agent 007, polyglotte parfait

L'institut Interact n'a rien à envier au quartier général du MI6. Les chercheurs ont mis au point toute une panoplie de dispositifs et d'accessoires pour agents secrets. On y trouve par exemple une paire de lunettes qui affiche la traduction sous la forme d'un texte qui défile. Un



autre appareil peut créer des voix à partir du néant : il s'agit d'un disque équipé de douzaines de mini-haut-parleurs qui émettent des ultrasons. Les ondes sont décalées les unes par rapport aux autres de telle manière qu'il est possible de diriger en un point précis le texte produit. Plus besoin de porter de casque !

Une spécialiste en linguistique appliquée annonce même l'avènement de l'Homme câblé : il sera possible de se faire implanter des capteurs qui nous permettront de communiquer simultanément dans n'importe quelle langue... ou de répondre mentalement à un appel par téléphone cellulaire sans déranger les autres spectateurs, au théâtre par exemple. À quand les interfaces pour humains ?

Didier Lafond



Article de référence : « Parlieren auf Inuktitut », paru dans *Der Spiegel*, n° 44 - 2005.

Le mentorat : faire son entrée dans la profession, bien accompagné

Par AnneMarie Taravella

Revenons un peu en arrière. Il y a quelques mois, pour certains d'entre nous, quelques années ou décennies pour d'autres. Dans la peau d'un jeune diplômé, frais émoulu de l'université, diplôme en poche, la tête résonnant encore des vivats de la foule venue nous encourager à la cérémonie de collation des grades. Prêt à entrer dans la profession de langagier. Seul.

Seul? Non. Pas si l'on décide de faire son entrée accompagné par un mentor de l'OTTIAQ. Le programme de mentorat est un « programme d'initiation encadrée à la pratique professionnelle¹ ». Il peut être suivi par tous les candidats à l'agrément qui sont titulaires d'un diplôme reconnu ou jugé équivalent par l'Ordre². Le programme mène à l'obtention d'un permis de traducteur ou de terminologue agréé. Comme le rappelle Hélène Gauthier, responsable des affaires professionnelles à l'Ordre, l'objectif du programme, outre la satisfaction d'une exigence réglementaire, est également de « faire en sorte que le nouveau langagier profite des conseils et de la supervision d'un membre d'expérience » — le mentor — qui fera bénéficier au candidat à l'agrément — le mentoré — de sa connaissance de la pratique professionnelle. Le mentor joue donc « non pas un rôle de réviseur seulement, mais un rôle de conseiller », ajoute M^{me} Gauthier. Ainsi, le mentor sensibilise le mentoré à livrer un texte de qualité. Ils examinent ensemble des moyens pour y arriver, que ce soit en faisant appel à un réviseur ou en déterminant des méthodes de contrôle de qualité, par exemple. Le mentoré bénéficie en fait de toute l'expérience personnelle du mentor et de l'ensemble de sa compétence (c'est-à-dire sa con-

naissance des normes de pratique professionnelles).

Nous avons demandé à deux mentors « chevronnés » de commenter leur expérience. Marcel Gagnon, trad. a., propriétaire du cabinet de traduction Jolimet inc., et Réal Paquette, trad. a., traducteur indépendant depuis 1987 et chargé de cours à l'Université de Montréal, ont accompagné, ou accompagnent en ce moment, chacun quatre candidates.

Circuit : Qu'est-ce qui vous a incité à devenir mentor pour l'OTTIAQ?

Marcel Gagnon : Je souhaitais sortir de mon isolement de travailleur autonome et connaître la génération montante.

Réal Paquette : Deux de mes anciens étudiants ont demandé que je sois leur mentor. Finalement, le jumelage de l'OTTIAQ en a décidé autrement.

Circuit : Comment percevez-vous votre rôle et votre apport?

M. G. : Il est important que les deux parties comprennent qu'il s'agit d'un accompagnement professionnel général et non essentiellement de révision. Il s'agit d'enrichir la vision du mentoré sur les questions d'éthique, de confidentialité, etc. Je suis là pour situer la personne dans son cheminement, déterminer ses besoins et l'orienter vers les ressources appropriées. Je l'aide à élargir ses horizons.

R. P. : Mon principal apport est mon expérience. Je suis actif dans le milieu de la traduction depuis 1975 et j'enseigne la matière depuis 1984. Les candidats à l'agrément sont avides de connaître la « vraie vie » du traducteur. Je les aide à repenser leur apprentissage à la lumière des contraintes réelles. Par exemple, ils apprennent comment réagir devant un texte mal écrit, ce qu'ils ont

rarement eu l'occasion de faire pendant leurs cours. Je les aide aussi à prendre conscience de leur réseau, à acquérir de la confiance.

Circuit : Que vous ont apporté les mentorés?

M. G. : Accompagner des jeunes professionnels m'oblige à structurer mes connaissances sur la profession, à prendre du recul sur mon quotidien.

R. P. : Travailler avec la relève apporte une grande fraîcheur et oblige à réfléchir en permanence à sa propre pratique et aux divers aspects de la profession.

Circuit : Avez-vous constaté un décalage entre vous et les jeunes candidats à l'agrément?

M. G. : Je n'ai pas constaté de grands écarts dans la vision du métier. Par ailleurs, les mentorés avec qui j'ai travaillé font mentir le préjugé selon lequel les jeunes ne savent pas écrire. En revanche, il est souvent nécessaire d'insister sur les différents contextes de travail, par exemple sur les caractéristiques du travail autonome, même si le mentoré est traducteur salarié, car un des objectifs du mentorat est de couvrir toutes les situations professionnelles.

Circuit : Quel message souhaitez-vous communiquer au sujet du mentorat?

R. P. : C'est une très bonne transition vers la profession, surtout si de part et d'autre on ne le voit pas comme un « examen de passage », mais comme un accompagnement.

Amour du métier et engagement

Pour Marcel Gagnon et Réal Paquette être mentor, c'est avant tout un engagement envers la relève, une volonté de transmettre

l'amour du métier et l'héritage d'autres traducteurs. La compensation financière octroyée par l'OTTIAQ aux mentors peut ne pas correspondre au temps et à l'engagement investis. La satisfaction des mentors est ailleurs : dans un échange et une « discussion continue » avec les nouveaux traducteurs, dans le sentiment de jouer le rôle d'accompagnateur que leur expérience leur permet d'assumer. Les mentorés ne s'y trompent pas, qui ont fait part au cours des années des commentaires suivants à l'Ordre : « Grâce aux échanges entre mon mentor et moi, j'ai acquis une plus grande confiance en moi. » « Le programme de mentorat a su répondre à mes attentes, en particulier parce que mon mentor est travailleur autonome comme moi. » « Le programme contribue à la qualité du travail effectué par les nouveaux traducteurs au sein de la profession. » Le mentorat est donc une expérience aussi enrichissante pour le mentor que pour le mentoré.

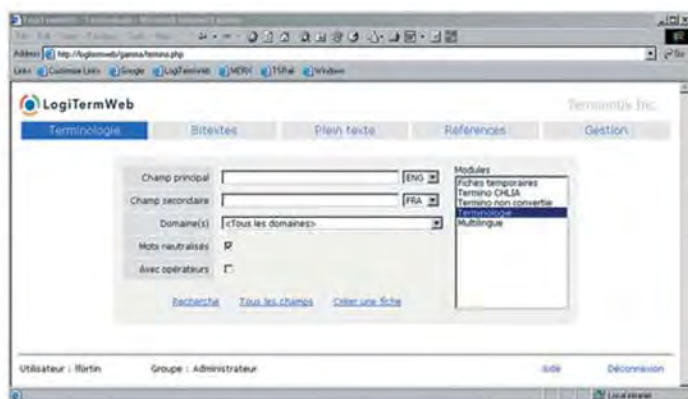
En 2006, l'Ordre lancera une campagne de promotion pour le programme de mentorat dans les universités québécoises. On remarque déjà depuis quelque temps un intérêt de plus en plus marqué pour le programme. Ainsi, le nombre de candidats a plus que triplé depuis 2003. Il semble que les finissants ont pris conscience qu'être bien accompagné, c'est entrer dans la profession « en grande pompe ». 📖

1. Règlement sur les conditions et modalités de délivrance des permis de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec, à consulter en ligne : www.ottiaq.org/fr/ordre/conditions_fr.html.

2. Le mentorat est l'une des deux voies pour l'agrément à l'OTTIAQ, l'autre étant l'étude de dossier.

LOGITERMWEBPLUS

LE LOGICIEL D'ENTREPRISE PAR EXCELLENCE!



Nos services :

- Alignement, validation et conversion en format mémoire de traduction (MT)
- Conseils techniques
- Création de lexiques et de bitextes
- Formation de base et avancée
- Installation (éditions Entreprise)
- Saisie et conversion de données terminologiques
- Hébergement

Terminotix Inc.

240, rue Bank,
bureau 600
Ottawa (Ontario)
K2P 1X4
(613) 233-8465
termino@terminotix.com
www.terminotix.com



Communiquez avec nous pour nos produits et services :

- LogiTermWebPlus, édition Entreprise (Unicode)
- LogiTermWeb, module d'extension aux éditions Entreprise pour diffuser vos données en mode lecture seulement
- LogiTermAutoAlign, module d'extension aux éditions Entreprise pour la création automatique de bitextes
- LogiTerm, éditions Professionnelle et Entreprise (alphabet Latin)

TransSearch, un concordancier sur le Web

Quelques-uns de nos clients :



LogiTerm est aussi disponible auprès de :



BridgeTerm, une division d'InfoGraffiti Inc.
sales@bridgeterm.com -- www.bridgeterm.com

Consult.Trad

info@consultraduzioni.com
www.consultraduzioni.com